

JOURNAL

DES DEMOISELLES.

Instruction.

Les Dentelles.

Venise, Gênes, la Flandre, la France, se disputent la priorité de l'invention de ces élégants tissus de fil de lin, ou de soie, auxquels les dames ont toujours attaché tant de prix. Nous ne prétendons point trancher une question si importante; un fait certain, néanmoins, c'est que la fabrication des dentelles remonte au moins au quinzième siècle. Il y avait longtemps que dans nos pays de montagnes, de pauvres campagnardes gagnaient leur vie, pendant l'hiver, à mettre en jeu leurs fuseaux suspendus autour d'un petit métier, lorsque, en 1547, une ordonnance somptuaire vint tout à coup ruiner en France cette industrie.

En effet, nos rois se croyaient autrefois obligés de prononcer, de temps en temps, contre le luxe, des arrêts plus ou moins sévères. C'étaient tantôt des scrupules dévots, tantôt la convoitise des amendes et confiscations, qui leur dictaient des ordon-

nances de ce genre. Mais, d'un autre côté, leurs sujets, et surtout leurs sujettes, mettaient toujours, dans ce cas, de l'obstination à ne pas obéir. Jamais il n'y eut de lois plus mal observées que les lois somptuaires.

Les dentelles eurent aussi leur part des persécutions. Depuis l'ordonnance de 1547, qui ne laissait qu'aux seigneurs et aux dames du plus haut parage le droit de porter « joyaux fins et dentelles, » les mêmes prohibitions se renouvelèrent contre cette parure tous les vingt ou trente ans. On se résigna d'abord assez volontiers, parce que les produits sortis des mains de nos dentellières n'avaient pas encore atteint une grande perfection, et qu'on ne connaissait guère les réseaux, lascis et points coupés, fabriqués en Italie et dans les Pays-Bas. Mais sous le règne de Louis XIII on commença à mieux apprécier les dentelles; leur vogue devint même extraordinaire. Les hommes s'en chargèrent à l'envi, aussi bien que les femmes, et en ornèrent jusqu'à leurs bottes. La mode fut plus forte que la loi. On faisait alors venir cette précieuse marchandise de Hollande, de Belgique, de Venise et de Gênes.

En 1629 cependant intervint un nouvel édit royal qui défendait toute dentelle et autre ouvrage de fil au fuseau qui n'était pas manufacturé dans le royaume, et qui

valait plus de trois livres l'aune. Les contrevenants étaient menacés de la confiscation des collets, manchettes, etc., trouvés sur leur personne, et, de plus, d'une amende réservée pour moitié aux pauvres de l'hôpital. Cette ordonnance eut le sort des précédentes. L'usage des dentelles se répandait de plus en plus; les ouvriers français parvenaient à contrefaire assez adroitement les produits étrangers.

Le roi ne se lassa point. Nouvelle ordonnance en 1633. Cette fois il était défendu de porter des dentelles fabriquées soit dedans, soit dehors le royaume, si elles dépassaient la hauteur de deux doigts sur les habits les plus riches, sauf les vêtements sacerdotaux. Le maître linge qui enfreignait la règle devait payer trois mille livres et être déclaré incapable de faire aucun autre commerce. On pense bien que ces défenses, singulièrement rigoureuses, renouvelées ensuite cinq fois dans l'espace de trente ans, firent gémir non-seulement les *raffinés* et les coquettes, mais aussi un grand nombre de marchands, d'ouvriers et de pauvres femmes. Louis XIV fut enfin obligé d'écouter de si justes plaintes. Une déclaration du 27 mai 1661 mit fin à la persécution des dentelles. Il fut permis alors à tous les sujets du roi de porter ces tissus, pourvu (toujours des restrictions!) qu'ils fussent fabriqués dans le royaume, et n'eussent pas plus d'un demi-pied de haut. Ce fut à partir de cette époque, sous l'administration du grand Colbert, que nos fabriques de dentelles, principalement celles de Valenciennes et d'Alençon, acquirent une réputation européenne; et désormais leurs produits n'eurent plus rien à redouter.

Feu AUGUSTE DUMONCHAU.

Revue Littéraire.

Le Grand-Père et ses quatre Petits-Fils, livre de lecture à l'usage des écoles primaires, par M^{me} Fouqueau de Pussy, approuvé par le conseil royal de l'instruction publique. 3^{me} édition. Librairie de Firmin Didot frères, rue Jacob, 56.

Louis-Philippe disait au conseil académique de Metz, le 1^{er} avril 1831 : « Faci- » liter l'enseignement, l'établir sur de » bonnes bases, a été le désir constant de » toute ma vie; aujourd'hui que j'en ai le » pouvoir, vous me trouverez empressé » de seconder vos efforts, et de les encourager par tous mes moyens : répandre les » lumières sur une nation, c'est lui préparer le plus grand avantage qu'elle » puisse obtenir. »

Les nobles pensées du roi m'ont inspirée en faisant le livre dont je viens vous parler, mesdemoiselles. Je me suis dit : la première condition d'une bonne éducation, c'est qu'elle soit religieuse. L'éducation a un second objet; elle considère les besoins temporels de l'homme; elle prépare les enfants à remplir un jour les différents états de la société. Les parents pauvres ne peuvent rien enseigner à leurs enfants; à peine ceux-ci ont-ils le temps d'apprendre à lire qu'il leur faut aller travailler pour gagner leur vie. Faisons un livre qui puisse succéder au syllabaire; que ce livre excite chez les enfants le goût de la lecture, le désir de l'instruction; qu'il fasse pénétrer dans leurs esprits, avec les principes de la morale, les premiers éléments des connaissances usuelles; j'y joindrai une explication nette et précise des phénomènes sensibles de la nature, des notions exactes et tout à fait élémentaires sur les sciences et les arts qui se rattachent aux premiers besoins de la vie; en même temps, de sages préceptes, et plus encore des exemples capables de

développer les sentiments naturels de bienveillance et toutes les affections généreuses; des traits d'histoire nationale, des petits drames, dans lesquels des enfants joueront les premiers rôles; enfin tout ce qui peut éclairer les intelligences, élever et fortifier l'âme, tout ce qui peut inspirer le sentiment du devoir, l'amour de Dieu et des hommes, le dévouement au roi, à la France et à ses institutions; je détruirai les préjugés qui, malgré la religion et la raison, existent encore dans les campagnes, et que nos bonnes ont soin de nous apporter dans les villes. A la lecture de ce premier livre succédera dans les écoles celle des traités spéciaux sur les diverses connaissances qui sont du domaine de l'enseignement primaire; il faudra donc que cet ouvrage soit composé de manière à servir d'introduction aux traités particuliers. Voilà pour les enfants riches; mais pour les enfants pauvres, qui n'ont pas le temps de lire d'autre livre, ils liront et reliront celui-ci, il leur en restera beaucoup de choses dans la mémoire; elles y demeureront ineffaçables comme toutes les impressions de leur âge; et elles devront exercer une grande influence sur leurs sentiments, sur leur conduite, sur tout leur avenir, sur l'avenir de la société entière...

Le vieux capitaine Granville a quatre petits enfants: Charles, fils d'un fermier; Jules, fils d'un marchand; Léon, fils d'un colonel qui se bat en Algérie; Pierre, un orphelin sans fortune. Les cousins viennent d'arriver chez leur grand-père, qui habite un joli village au bord de la Loire. De nombreux personnages se joignent à cette famille en fournissant chacun le sujet d'un drame intéressant, dans lequel le vice se punit lui-même, et la vertu amène avec elle sa récompense; je démontre à mes petits enfants que le bonheur est dans toutes les positions, qu'il ne faut jamais désespérer du sort; enfin je leur apprend à devenir meilleurs en devenant plus heureux.

Quand je dis *je*, ce n'est pas juste; j'ai eu bien soin de me cacher: ce sont les quatre cousins qui font eux-mêmes toutes ces observations. L'année finie, bien qu'ils aient des caractères opposés les uns aux autres, ils n'en ont pas moins, chacun dans leur genre, fait une bonne, une belle action, utile à leur pays, à leurs semblables, et le roi les récompense en leur donnant à chacun une bourse dans un collège.

Voici, mesdemoiselles, un de ces petits drames que je choisis au hasard parmi ceux qui ont trouvé place dans ce volume.

TRENTE-HUITIÈME DIMANCHE.

DÉCEMBRE.

Le repentir après la faute ramène à l'état d'innocence.

Mazime sarrasine.

A deux heures du matin, Lodi (1) se mit à japper d'une façon qui ne lui était pas ordinaire; le grand-père prêta l'oreille, entendit marcher dans sa chambre, distingua, à la faible clarté du feu, l'ombre d'un enfant qui s'approchait; cet enfant l'appela à voix basse:

« Capitaine! capitaine! »

Le grand-père, reconnaissant Julien (2), lui dit: « Qu'est-ce qu'il y a? »

— Des voleurs!

— Combien sont-ils? (Il saute en bas de son lit).

— Trois.

— Ont-ils des armes? (Il passe sa redingote.)

— Oui, j'ai entendu un bruit de fer.

(1) C'est un chien caniche.

(2) Julien est un pauvre aveugle recueilli par le capitaine.

— Où sont-ils ? (Il allume plusieurs chandelles.)

— Dans votre cabinet.

— Va doucement renfermer mes enfants dans leur chambre et ouvrir la porte à Lodi. »

Julien sortit. Le capitaine, prenant un pistolet de chaque main, se dirigea vers son cabinet, et trouva trois jeunes gens qui achevaient de briser son secrétaire pour s'emparer d'un sac de douze cents francs. A la vue du vieillard ils parurent anéantis ; bientôt Julien, armé d'un gros bâton, entra précédé par le chien, qui, furieux, allait se jeter sur les voleurs si la voix de son maître ne l'en eût empêché.

« Malheureux ! leur dit le capitaine en abaissant ses pistolets, vous êtes jeunes, vous êtes forts, vous êtes bien vêtus ; ce n'est donc pas la misère et la faim qui peuvent vous servir d'excuse. Réfléchissez avant d'achever ce crime commencé. Si je vous laisse emporter mon argent, je vous signalerai à la justice ; si vous voulez me tuer, je me défendrai (il relève ses pistolets) ; le bruit de ces armes attirera du monde et vous fera arrêter... de toute façon vous serez conduits devant une cour d'assises, et la mort... la mort sur un échafaud, ou les galères à perpétuité, voilà le sort qui vous attend ! vos noms seront couverts de honte, d'infamie ; vos mères maudiront le jour de votre naissance, leur sein qui vous a nourris...

— O ma pauvre mère ! dit le plus jeune des voleurs en se couvrant la figure de ses mains.

— C'est sa faute ! reprend le plus âgé, il fallait qu'elle te donnât l'argent que je t'ai gagné au jeu.

— Misérable ! c'est toi qui nous as poussés au crime.

— Ah ça, nous ne sommes pas ici pour faire de la morale ; je tiens l'argent et je me sauve. Sauvez-vous ! »

Le voleur qui n'avait point encore parlé arrêta celui-ci par le collet et lui dit : « Un

moment ! » puis s'adressant au capitaine : « Monsieur, vous voyez devant vous des joueurs qui ont ruiné leur famille et qui vont la déshonorer ; mais si vous croyez au repentir, ne nous perdez pas, monsieur, au nom du ciel, ne nous perdez pas !

— Combien doit votre ami ? dit le capitaine en indiquant le plus jeune.

— Deux cents francs.

— Je les paye. »

Le voleur qui venait de parler arrache le sac des mains de son complice, lui compte deux cents francs, remet le sac dans le secrétaire et lui dit : « Pars, maintenant. »

Mais il ne partait pas.

« Qui m'assure que monsieur ne va pas me dénoncer ? » reprit-il avec inquiétude.

Le capitaine, entr'ouvrant sa redingote, laissa voir l'étoile de la Légion d'honneur, et indiqua que Julien était aveugle.

« C'est bien, dit le voleur en baissant la tête, faites-moi sortir. »

Le capitaine le conduisit jusqu'à la porte de la rue, et l'ayant vu disparaître à travers l'obscurité de la nuit, il revint dans son cabinet. Le plus jeune des joueurs pleurait amèrement :

« O monsieur ! je suis bien coupable, dit-il au capitaine ; j'ai joué d'abord pour gagner de l'argent, afin d'aller au spectacle ; ensuite j'ai joué pour avoir des habits élégants, puis enfin pour payer mes dettes, car après avoir commencé par gagner, j'avais fini par toujours perdre ; c'est ce qui arrive à tous les joueurs. Trois fois ma pauvre mère s'est dépouillée pour moi, dans l'espoir que je ne jouerais plus ; je l'ai réduite à la misère ; elle ne vivait que des faibles appointements de ma place, lorsqu'un camarade de jeu contre lequel j'avais perdu et que je ne pouvais payer, ayant appris par les registres de la diligence que vous deviez recevoir un sac de douze cents francs, nous entraîna chez vous, et avec des passe-partout

qu'il s'était procurés... O monsieur ! je suis bien coupable !

— Calmez-vous, jeune homme, repartit avec bonté le grand-père ; à votre âge tout peut se réparer : remplissez avec exactitude les devoirs de votre place ; fuyez les hommes, ils vous reprocheraient vos fautes ; rapprochez-vous de Dieu, qui vous les pardonnera ; consacrez le reste de votre temps à aimer, à consoler votre mère, et bientôt, croyez-moi, vous serez assez fort pour résister à la funeste passion du jeu.

— Quant à moi, monsieur, dit l'autre jeune homme, votre générosité vient de me placer entre l'échafaud ou le repentir ; cette nuit ne s'effacera jamais de ma mémoire, et mon existence sera consacrée à réparer ma faute, à vous bénir... il ne nous reste plus qu'à vous débarrasser de notre présence. »

Le capitaine fit observer aux deux amis que traverser le village à cette heure exciterait des soupçons, en conséquence il les engagea à passer la nuit au coin de son feu, et envoya Julien et Lodi se coucher ; mais à sept heures du matin, lorsqu'il sortit pour prévenir Marguerite que deux personnes étrangères venaient lui demander à déjeuner, il trouva Julien et Lodi qui faisaient sentinelle à sa porte.

Les cousins n'avaient rien entendu ; aussi quel fut leur étonnement lorsque, après le départ des étrangers, le grand-père raconta la scène qui s'était passée, en demandant à ses petits-fils le plus grand secret pour sauver la réputation des coupables.

« Qu'est-ce que la réputation ? demande Charles.

— C'est la bonne opinion que les hommes ont de nous ; ils nous l'accordent avec peine, et si nous la perdons, ils ne veulent plus nous la rendre. Alors cette idée nous décourage, et souvent nous devenons méprisables parce que nous nous sentons méprisés.

— Nous ne dirons rien, grand papa, reprend Charles, afin qu'on les croie toujours honnêtes gens et qu'ils puissent le redevenir un jour.

— Oui, mais les deux cents francs de grand-papa sont perdus, fit observer Jules.

— Là ! dit Léon, ne voilà-t-il pas un grand malheur ! cela ne vaut-il pas mieux que de faire mourir trois hommes, de déshonorer leur famille ou de perdre le sac de douze cents francs tout entier ? car grand-papa n'était pas le plus fort ; nous dormions comme des imbéciles, et sans Julien... Chut ! voilà le lancier qui vient nous donner notre leçon d'exercice. »

Quelques dimanches après on apprend la fin de cette histoire.

Je ne vous aurais pas parlé de ce livre si c'eût été une œuvre littéraire, mesdemoiselles ; mais c'est une bonne œuvre que je viens vous demander de partager avec vous si vous avez un jeune frère à élever ; la première éducation doit être donnée par les femmes ; c'est de cette première éducation que dépendent la santé, l'esprit de conduite, le bonheur de toute la vie... et si je peux vous aider à faire quelque bien, mesdemoiselles, je serai trop heureuse !



Littérature Etrangère.

MISTERO.

L'USIGNUOLO.

Fuggo il sereno aspetto
Dei men deserti campi,
E di culte pianure il gajo ammantato;
E in fondo al mio boschetto,
Poi che gli accesi lampi
S'estinguono del giorno in ogni canto,
Al dolcissimo pianto — m'abbandono.

A tutti augelli l'ombra
Che l'emisperio cinge
Placido sonno inspira in ogni lito;
Me d'alto amore ingombra,
Me di pietà costringe;
E saltellando al verde arbor romito,
Fo d'armonia vestito — il mio lamento.

Piangio, e m'addolcia il raggio
Della vagante luna
Che piove in grembo all'ospite mie fronde.
M'ascolta in suo viaggio
Di lunge all'aria bruna
Lo peregrin che sopra istranie sponde
Pensa il viso e le bionde — amate chiome.

IL PASSERO.

Vispo, allegro e loquace
Io son di mia natura;
E sollecita cura
Entro il mio cor non giace:
Me i popolati luoghi e me il tumulto
Di città rumorose alletta e piace.
Là sugli urbani tetti
Co' miei compagni a volo
Trovo dolci ricetti:
Là tra i verzieri e gli orti
Misto all'errante stuolo
Mense rinvengo saporose et quete;
Là le terse fontane e le peschiere
Ne' giardini de' re stinguon mia sete.

L'ORFANELLA.

Passeretta felice,
Ch'ire io veggo e redire
Per le sgombre del ciel lucide vie;
Misera! a me non lice
Di queste ingrate uscite
Soglie romite una sol'ora il die:

MYSTÈRE.

LE ROSSIGNOL.

Je fuis le tranquille aspect de nos champs
peu déserts, et le riant tapis de nos plaines
cultivées; du fond de mon bosquet, dès que
les lueurs enflammées du jour s'éteignent de
toutes parts, je m'abandonne à ma plaintive
mélodie.

La nuit qui enveloppe l'hémisphère dispose
en tous lieux les oiseaux à un paisible sommeil;
pour moi, elle me pénètre d'un saint amour;
elle m'invite à la piété; et, rempli d'har-
monie, je m'élance sur la branche solitaire et mo-
dule mes doux gémissements.

Je gémis, et le rayon de la lune errante qui
glisse au sein de mon feuillage hospitalier
adoucit mes accents. Le voyageur qui, sur ces
bords étrangers, rêve en chemin au frais vi-
sage, aux blonds cheveux qu'il aime, m'écoute
de loin à la pâle clarté.

LE MOINEAU.

Je suis de ma nature vif, gai, babillard, et
les soucis pressants n'attristent pas mon cœur.
Les lieux habités me plaisent; le tumulte des
cités me réjouit. Là, sur les toits de la ville,
avec les compagnons de mes ébats aériens, je
trouve de douces retraites; là, au milieu des
potagers et des vergers, réuni à la troupe
vagabonde, je vais, je reviens à ce festin sa-
voureux et paisible. Là, dans les jardins des
rois, les étangs et les fontaines limpides étan-
chent ma soif.

L'ORPHELINE.

Heureux petit passereau que je vois là-bas
voltiger sans cesse par un ciel pur! Tandis que
moi, infortunée! l'orgueil seigneurial me re-
tient captive. De ces lieux tristes et écartés il
ne m'est pas permis de sortir seulement du-
rant une heure du jour, quand les autres jeunes

Mentre le uguali mie
Lungo le ombrose rive
A par di colombelle
Corron leggiere e snelle
Scalpitando a piacer l'erbe più vive :
Me tiene in sua balia
Superba signoria.

Simile a fior gentile
Che a sol nato discosto
Smorte fogliette e senza odor dischiude,
Intenebrata e vile
In luogo ermo e riposto
Fugge così mia gaja gioventude.
Non son mai secche e nude
Coteste rive intorno,
Sì che non trovi un desco
Lauto, fiorito e fresco,
Quest' umil passeretta a ciascun giorno :
Temprato nel dolore
E il pan del mio sudor.

Sento, o mi sembra almeno,
Pianger discosto assai
Il soave usignuol tra' verdi rami :
Forse dal caldo seno
Con ben temprati lai
Move alla sua fedel dolci richiami
Pregandola che l'ami.
O fortunato augello !
Sfogar così potessi
Anch' io con suoni espressi
L'intima doglia che mi dà martello :
E testimonie amiche
Aver le selve apriche.

E forse, oh Dio che spero !
Udendoli talvolta
Più d'un bennato cor n'avria pietade.
Forse a più mite impero
Chiusa sì, non sepolta,
Ei serberian la vergine beltade
Che anzi tempo mi cade.
Oh perchè in vano errore
Ed a bugiardo segno
Lascio l'incanto ingegno
Volar tessendo nuova pena al cuore ?
Nè l'uom nè la natura
Di me non prendon cura.

POETA.

O poveretta mia, perchè disperi ?
Ripensa nel cor pio
Che sopra a noi, che sul creato è Dio.
C. TERENCE MAMIANI.

filles courent le long des rives ombragées, légères
et agiles comme des colombes, foulant à l'envi
le gazon le plus frais.

Ainsi que la fleur délicate se couvre de feuilles
pâles et tombe sans odeur lorsqu'elle est arra-
chée au sol natal, ainsi ma riante jeunesse
s'éteint fanée et misérable dans la solitude.
Les contrées d'alentour ne sont jamais tellement
stériles et desséchées que cet humble passereau
ne trouve chaque jour une chère abondante et
fleurie : le pain de ma douleur est trempé de
mes larmes.

J'entends, ou du moins je crois entendre,
la voix suave du rossignol gémir au loin dans
le bocage ; peut-être que de son cœur épris
s'échappent de doux appels à sa fidèle compa-
gne en la sollicitant à la tendresse. Oiseau for-
tuné ! que ne puis-je aussi exhiler en des sons
expressifs la souffrance qui m'opprime, et pour
témoins avoir les chères et vastes forêts !

Peut-être, ô Dieu en qui j'espère ! s'ils
étaient parfois entendus, plus d'un cœur heu-
reux en aurait compassion ; peut-être que je
serais alors soumise à un plus doux empire,
mais sans être ensevelie, et mes accents sauve-
raient ainsi ma juvénile beauté qui se flétrit
avant le temps. Oh ! pourquoi laisser
mon esprit charmé s'abandonner à une vaine
erreur, à l'espoir mensonger, et me préparer
une douleur nouvelle ? Ni l'homme ni la nature
ne s'inquiéteront de moi.

LE POETE.

O ma pauvre petite ! pourquoi désespères-tu ?
Songe en ton cœur pieux que Dieu veille sur
nous comme sur toutes ses créatures.
M^{me} ÉLISA VAN TENAC.

Éducation.

Heur et Malheur.

L'hôtel de M. de Melermé, l'un de nos plus riches receveurs généraux, venait de prendre un aspect inaccoutumé ; le bruit et le mouvement succédaient à un silence presque monacal ; on entendait résonner au rez-de-chaussée le marteau du tapissier ; à l'entresol, éclataient les chants des peintres ; les lingères, les bijoutiers, les couturières, les fourreurs, les marchands d'étoffes, de modes, de dentelles, se croisaient sur le palier du premier étage, comme les abeilles entrent et sortent d'une ruche, et ceux des fournisseurs en vogue qui n'étaient point mandés à l'hôtel de Melermé y envoyaient par la poste les prospectus, où ils vantaient à outrance le choix et la supériorité de leurs marchandises. C'était le mariage de la jeune et charmante Aliénore de Melermé qui causait tout ce mouvement. Jamais hymen ne s'était formé sous de plus heureux auspices ; quand la nouvelle en fut connue elle éveilla plus d'un sentiment jaloux, mais pas une seule inquiétude. Les fiancés étaient jeunes, beaux, riches, parfaitement élevés. Aliénore passait pour une personne accomplie, et aucun doute n'avait été élevé sur la parfaite moralité du vicomte Albert de Villeneuve ; il avait protesté de son désintéressement en faisant sa demande : loin que la riche dot de mademoiselle de Melermé eût décidé son choix, elle l'avait fait hésiter ; mais les charmes d'Aliénore avaient vaincu sa répugnance ; de son côté, Aliénore oubliait de bien bonne foi le titre et l'élégance de son futur époux pour ne remarquer que son amour.

Cette alliance étant donc convenue, les parents et les amis furent conviés à la fête. Aliénore n'était pas fille unique : dans sa jeunesse M. de Melermé avait épousé fort étourdiment une jeune personne sans fortune ; la mort rompit promptement cette union, dont un seul enfant était né ; c'était un fils. Une tante de la défunte madame de Melermé, mademoiselle Delmare, offrit de se charger de ce fardeau, que le père n'hésita pas à lui confier.

Mademoiselle Delmare avait passé l'âge où elle aurait pu renoncer au célibat ; elle emmena le petit Édouard au fond du Dauphiné, dans une terre qu'elle habitait toute l'année ; les soins à donner à l'enfance de son neveu l'absorbèrent d'abord en entier ; ce fut pour elle comme une nouvelle vie ; ensuite elle songea à son éducation. Quoique d'une instruction supérieure à celle des femmes ordinaires, elle ne pouvait songer à élever seule un jeune homme ; un habile professeur, gagné par ses promesses, consentit à quitter sa famille pour venir s'établir à Beaumont pendant quatre années. Édouard répondit et au delà aux soins qu'on prenait pour l'instruire, et bientôt il annonça devoir être aussi distingué par son savoir que par son esprit ; ainsi, mademoiselle Delmare s'acquittait dignement, en apparence, de l'obligation qu'elle avait contractée.

Malheureusement les défauts de son caractère faisaient un fâcheux contrepois à la noblesse de son âme : elle était despote, orgueilleuse, jalouse ; Édouard devint l'unique passion de sa vieillesse, et la seule pensée qu'il pouvait donner un regret, un souvenir à son père, la mettait au désespoir. Le jeune de Melermé, vaincu par l'affection et la reconnaissance, courba sa tête sous le joug ; mais ce ne fut pas sans souffrir, car lui aussi avait reçu de la nature un caractère altier et une âme indépendante.

Pendant que son fils grandissait ainsi, perdu au fond du Dauphiné, M. de Melermé marchait rapidement vers une

grande fortune ; il s'était marié en secondes noces avec une demoiselle très-riche et poursuivait la recette générale du département de l'Isère, qu'il ne tarda pas à obtenir. Cette nomination coïncida avec la mort de la vieille mademoiselle Delmare, dont Édouard devint légataire universel. Le père et le fils eurent une même pensée, celle de se réunir. Édouard fut très-bien accueilli par sa belle-mère ; il trouva sa petite sœur charmante et son père un excellent homme ; mais il ne devait pas demeurer longtemps dans la maison paternelle, les médecins lui conseillèrent un voyage en Italie pour guérir une maladie de nerfs dont il souffrait beaucoup. Comme il revenait après deux ans d'absence plus malade peut-être qu'il n'était à son départ, il retrouva à Genève son ancien précepteur, qui s'était établi dans cette ville avec sa famille. M. Delban avait plusieurs filles ; l'une d'elles, Sophie, plut à Édouard, qui demanda sa main ; et l'ayant obtenue, il renonça à vivre dans sa famille à lui. Il habitait donc depuis trois ans, avec sa femme, sa terre de Beaumont, lorsqu'une lettre pressante de son père le décida à venir à Paris assister aux noces d'Aliénore.

Les deux belles-sœurs ne s'étaient jamais vues. Sophie éprouva tout de suite pour Aliénore cette tendre sympathie qui entraîne les âmes fortes vers les natures faibles et passionnées. Aliénore, de son côté, donna à sa sœur tout ce que la pensée de son futur mariage lui laissait d'attention et de sentiments ; mais ce dont toute la préoccupation de son bonheur ne put la défendre, ce fut d'une sorte de frayeur à la vue de son frère, qu'elle avait complètement oublié. Édouard n'était pas, en effet, destiné à réaliser l'idéal d'une jeune fille : sa tournure ne manquait ni d'élégance ni de distinction, mais il était d'une maigreur excessive, la maladie avait tracé de profonds sillons sur ses joues, ce qui donnait l'air vieux à sa figure, dont toute la jeunesse s'était réfugiée dans les

yeux, naturellement doux et fins, mais qui par moments lançaient des regards remplis de sarcasme et de dédain, dont Aliénore était d'autant plus indignée qu'ils s'adressaient toujours aux phrases sentimentales, aux belles théories des passions romanesques dont elle se repaissait en secret.

Elle ne pouvait comprendre la complète abnégation que Sophie apportait dans le ménage ; tout la révoltait dans les rapports mutuels de ces deux personnes. « Ah ! maman, disait-elle à madame de Melermé, si j'avais dû épouser un homme qui ressemblât à mon frère, je serais morte à la peine ; ainsi vous m'avez donné une seconde fois la vie en choisissant pour moi un mari aussi parfait qu'Albert. — Parfait, mon enfant, je le désire, je le demande à Dieu tous les jours ; puisque c'est de lui que ton bonheur va dépendre désormais, puissent mes vœux être exaucés ! — Ils le sont déjà, maman ; Albert ne ressemble en rien à mon frère. — C'est vrai ; mais que trouves-tu donc tant à reprocher à ce pauvre Édouard ? c'est un homme de mérite, on l'estime, on le recherche, les ministres en font grand cas. — Ah ! s'il en est ainsi, je suis très-fière d'être sa sœur et non pas sa femme ; il est égoïste, despote, indifférent ; à peine fait-il attention à Sophie : si jolie, si bien parée qu'elle soit dans le monde, jamais il ne la regarde, c'est à peine s'il lui adresse un mot ; il cause tout le temps avec des hommes, les plus ennuyeux du monde, et ne semble se souvenir d'elle que pour lui faire signe qu'il est temps de quitter le bal, qu'elle regrette, j'en suis sûre, quoiqu'elle porte toujours le sourire sur les lèvres. C'est comme leur voyage de Beaumont à Paris ; on ne me fera jamais croire que ce soit Sophie qui ait préféré faire cent lieues à petites journées, lentement, bercée dans sa voiture, sans autre distraction que les caresses d'un enfant de dix-huit mois, suivant de l'œil cet homme maigre et courbé qui, la tête basse et les

bras croisés, soulevait la poussière de la route, en marchant à côté de la voiture. — Mais, mon enfant, Édouard est souffrant, et l'exercice est très-salutaire à sa santé. — Sa santé? il se porterait à merveille s'il s'écoutait moins. Mais c'est encore une des raisons pour lesquelles je remercie vous et le bon Dieu : Albert n'est jamais malade, et il le serait, que je suis bien sûre qu'il souffrirait mille inconvénients avant de m'imposer un tel ennui. »

Cependant si Aliénore eût été moins prévenue contre un homme qui exigeait des soins au lieu d'en rendre, elle aurait remarqué que Sophie, qu'elle plaignait, avait l'air parfaitement heureux; rien n'altérerait le calme et la sérénité de son caractère, et à moins que son enfant ne fût souffrant, on pouvait arriver chez elle à toute heure du jour sans jamais la trouver ni triste ni préoccupée; elle se prêtait de bonne grâce aux plaisirs et aux fêtes dont le mariage d'Aliénore était le prétexte; mais elle montra encore plus de contentement quand, après la noce, on rentra dans le cercle étroit de la famille.

Les jeunes mariés étaient partis pour Villeneuve aussitôt en sortant de l'église et devaient demeurer dans cette terre tout le mois de décembre. Ces premiers temps d'un heureux hymen, que les Anglais ont appelés la lune de miel, comblèrent de joie la jeune vicomtesse; elle ne comprit plus la vie qu'absorbée par une seule passion, et crut de bonne foi que dans le mariage tous les jours devaient ressembler à ceux qui suivirent pour elle la bénédiction nuptiale, et que le présent était l'image fidèle de l'avenir; oublieuse et ingrate envers ses premières affections, elle donnait à peine de loin en loin un souvenir à sa mère, encore ces quelques lignes qu'elle écrivait étaient-elles arrachées par le devoir plutôt que dictées par l'affection. Madame de Melermé avait pour Aliénore une tendresse plus contenue, mais aussi exclusive que celle de cette jeune femme envers son mari.

Aussi lorsque pour prix de tant d'amour elle se vit délaissée, elle éprouva l'un des plus violents chagrins qu'une femme puisse ressentir; son mari partagea sa peine, quoique à un moindre degré; il disait en riant: Ce bel amour ne durera pas, et Aliénore reviendra à nous. Madame de Melermé le pensait bien aussi, mais elle en ressentait une toute autre impression, et ce qui faisait rire son mari la faisait trembler pour l'avenir de sa fille. Monsieur et madame de Melermé se trouvant ainsi séparés de l'objet sur lequel pendant dix-huit ans s'étaient concentrées toutes leurs affections, se rapprochèrent des enfants qui leur restaient. Édouard ne parlait point de retourner à Beaumont; il s'occupait à Paris de la publication d'un ouvrage sur la jurisprudence dont les idées neuves et courageuses ne pouvaient manquer de lui assigner une place distinguée parmi les hommes politiques. Édouard de Melermé gagnait beaucoup à être vu de près; son esprit amer et caustique dans le monde perdait toute son âpreté quand la gêne, la contradiction, le dégoût des folies humaines ne venaient plus en aiguïser les traits: dans son ménage sa gaieté, car il était gai, était celle d'un enfant; il s'amusa de la meilleure foi du monde des jeux de sa petite fille, et dans ces instants d'abandon, tout en lui exprimait un contentement qu'il exprima un jour par ces mots: « Je rentre dans mon logis avec la même sensation de bien-être qu'éprouve un blessé qu'on étend sur un lit frais après un pansement douloureux. » Cependant cet intérieur, ce chez lui, qui lui étaient si précieux, avaient été un tombeau, un enfer, partagés avec sa tante, avec un être égoïste; il y était devenu misanthrope et y serait devenu fou: heureusement une femme bonne, dévouée, une femme qui savait vivre pour les autres, avait tout changé; l'enfer était devenu le paradis; le tombeau un séjour de plaisir. Sophie, comprenant le chagrin de sa belle-mère, étendit silencieusement jusqu'à elle le bienfait de

ces consolations imperceptibles qu'elle savait si bien répandre ; elle posa de sa main légère une goutte de baume sur chaque blessure, et bientôt madame de Melermé trouva l'existence supportable, même séparée et oubliée de sa fille.

Monsieur et madame de Villeneuve demeurèrent à la campagne jusqu'à la fin du mois de janvier. A cette époque ils vinrent s'établir à Paris dans l'élégant appartement qu'Albert avait fait disposer pour sa jeune épouse. Aliénore annonça le projet de vivre à Paris comme elle avait vécu à Villeneuve. Elle ne fit pas de visites, afin de n'avoir point à en recevoir ; sa famille elle-même lui devint importune. Un acte de simple convenance, une innocente distraction de la part d'Albert, prenait aux yeux de sa jeune femme un caractère sérieux, et son mari ne pouvait la calmer que par un prompt retour à cette adoration constante, absolue, dont elle avait fait la condition de son existence. L'hiver et presque tout l'été se passèrent ainsi. Madame de Melermé se résignait à son sort en pensant qu'au moins sa fille était heureuse, quand un premier dissentiment éclata entre les deux époux. Albert de Villeneuve n'avait aucune profession, ne remplissait aucune fonction dans l'État, mais il possédait des talents agréables qu'il cultivait ; la peinture surtout lui offrait des chances de succès. Dans les premiers temps de son mariage il avait fait un charmant portrait de sa femme. Plus tard Aliénore posa de nouveau, mais cette fois pour une étude : une jeune Livonienne dans ses habits de noce regardait une colombe gémissant sur l'absence de sa compagne. Ce sujet, qui n'aurait pas mal figuré sur un livret de salon, signé des initiales d'une demoiselle, avait été exécuté par le vicomte de façon à lui mériter les éloges de véritables artistes. Albert, excité par ce succès, s'était lancé dans la composition grandiose. En vain Aliénore voulut lui imposer encore ses bucoliques matrimoniales ; il avait choisi

lui-même son sujet. Dans une vallée solitaire des Pyrénées, un pâtre lutte contre un loup qui a déjà renversé une jeune fille. Le site et les costumes étaient des souvenirs d'un voyage qu'Albert avait fait dans les Pyrénées avant son mariage. Aliénore éprouva à cette occasion un mouvement d'humeur très-marqué ; elle en voulut à son mari de se reporter avec tant de plaisir et de facilité à des jours où il ne la connaissait pas.

Alberts'était mis à l'œuvre avec toute l'ardeur d'un néophyte ; fort occupé de la composition de son tableau, il répondait d'un air distrait à sa femme et la regardait à peine.

Aliénore, assise dans un grand fauteuil près de la fenêtre de l'atelier, tenait une broderie, ouvrage charmant destiné à sa première layette. Très-fatiguée, alors même qu'elle ne prenait aucune fatigue, elle se plaignait de mille inconvénients qui jusque-là n'avaient fait que la rendre plus intéressante ; mais ce prestige était perdu ; Albert mettait à peine de la complaisance à l'écouter, et chaque fois qu'il lui répondait d'un air distrait elle sentait tout son corps tressaillir d'impatience et ses yeux se remplir de larmes. Enfin, renonçant à l'occuper d'elle-même, elle lui dit en s'approchant du cheval : « Albert, pourquoi ne m'as-tu pas fait encore poser ? — Tu ne peux pas me servir de modèle pour ce tableau ; ton teint blanc, tes cheveux blonds ne sauraient figurer dans une scène qui se passe sur les frontières de l'Espagne, il faut de la vraisemblance en tout. » A ce propos, les yeux d'Aliénore s'ouvrirent démesurément : « Quoi ! dit-elle en saisissant le bras de son mari, il y aura sur cette toile l'image d'une femme toute différente de moi ! et cette figure vous occupera sans relâche, à toute heure du jour !... Mais c'est une infidélité que vous méditez là ! » Albert partit d'un éclat de rire, il chercha inutilement à faire partager sa gaieté à sa femme. Loin de s'y prêter, Aliénore éclata en pleurs et en reproches. Son mari, di-

sait-elle, devait choisir entre elle et son tableau. Albert, poussé à bout par un tel raisonnement, quitta la partie, et alla demander des conseils à son beau-père, pendant qu'Aliénore, se souvenant dans son désespoir qu'elle avait une mère et une sœur, les appelait près d'elle.

M. de Melermé ne fit que se moquer des inquiétudes de son gendre : « N'écoute pas Aliénore, lui dit-il, c'est un enfant gâté; continue ton tableau puisque cela t'amuse, et que c'est après tout un passe-temps très-innocent.

— Et vous, Édouard, donnez-moi votre avis, dit Albert en s'adressant à son beau-frère, qui était présent. — Moi ! que pourrais-je vous dire ? je cède toujours à Sophie; en retour elle me rend la vie douce et facile. D'ailleurs je n'ai aucun mérite à ne la point contredire; je ne sens jamais le poids de sa volonté. S'il lui arrive de déclarer qu'elle veut une chose et qu'elle la fasse faire haut la main, il se trouve que ce qu'elle demandait était le bien de tous et se trouvait indifférent pour elle seule.

— Mais si elle voulait un jour vous tyranniser, que feriez-vous ? — Ce que je ferais ? regardez mes cheveux blanchis avant l'âge, comptez les rides de mon front, sondez les sillons qui creusent mes joues, et comprenez à quel prix on soutient la lutte; pourtant celle qui m'a fait souffrir ainsi était ma bienfaitrice ! Mon pauvre ami, s'il faut qu'Aliénore ait un caractère semblable, je vous dirai : Priez Dieu, priez-le avec cette foi qui transporte les montagnes, afin qu'il la change; qu'elle soit coquette, prodigue, prude, avare, prétentieuse ou idiote, qu'elle vous trahisse ou vous déteste, tout vaut mieux que d'être adoré d'une femme égoïste. — Bravo ! bravo ! s'écria M. de Melermé, voilà du Juvénal tout pur ; mais on ne saurait se conduire dans le monde d'après ce phébus. Ainsi, mon cher Albert, crois-moi, sois homme, continue ta peinture sans manquer aux bons procédés que tu dois à ta

femme, et tout s'arrangera. » De son côté, Aliénore pleurait dans les bras de sa mère. Elle était trahie, disait-elle; tout son amour se voyait payé d'ingratitude, son mari était un monstre, un perfide, un cœur dur et sans foi; et cela, parce que la principale figure de son tableau aurait des cheveux noirs, ou bien encore parce qu'il trouvait une occupation préférable à celle de s'occuper d'elle sans cesse : « Albert t'aime, mon enfant, lui répondait sa mère; c'est pour te plaire encore plus qu'il cultive ses talents. — Eh ! qu'ai-je besoin qu'il ait une réputation d'artiste ? l'avait-il quand je l'ai épousé ! Je ne change pas, moi ! et je ne lui demande rien de plus que ce que je lui demandais alors. — Songez donc, ma chère Aliénore, dit à son tour Sophie, que si nous autres femmes nous sommes obligées de nous faire violence pour admettre dans notre vie des intérêts autres que ceux de notre amour, il n'en est pas de même des hommes : ces occupations étrangères qui nous pèsent si fort sont un besoin pour eux; ainsi l'a voulu la Providence dans sa sagesse, puisque c'est sur eux, sur leur activité, sur leur intelligence, que reposent le présent et l'avenir de la famille. — Ce que te dit ta sœur est très-juste, mon ange. — Ah ! maman, vous n'aimez plus, et Sophie n'a jamais aimé. — Tu te trompes, Aliénore; ne suis-je pas mariée aussi bien que toi ? — Toi, Sophie, tu as de l'amour pour ton mari ? s'écria Aliénore en se dressant brusquement sur son fauteuil. — Cela te surprend ! tu vas te récrier encore plus haut quand tu sauras que ce que j'aime en Édouard est justement ce qui te semble devoir chasser l'amour. J'aime cette tristesse que moi seule ai su dissiper, ces chagrins que j'ai adoucis, ces souffrances que je soulage. J'aime cet homme que j'ai trouvé sans goût pour quoi que ce soit au monde, sans affection sur la terre, sans espoir, et dont j'ai refait un fils, un époux, un père, un savant estimé, un citoyen utile et honorable. Crois-moi, chère Aliénore, il y a dans

ce dévouement de tous les instants, dans cette étude constante du bien et des plaisirs d'autrui, une source inépuisable de jouissances. C'est là notre véritable vocation comme fille, comme épouse, comme mère; hors de là nous ne trouvons qu'ennuis et déceptions. »

Madame de Villeneuve répondit d'abord à ce discours par un signe de tête négatif, puis elle dit d'un ton impatient : « Tant qu'Albert et moi nous nous sommes aimés d'un égal amour nous avons été parfaitement heureux, et nous pouvons l'être encore aux mêmes conditions; mais s'il faut que mon mari me trahisse, la vie n'est plus rien pour moi. »

Madame de Melermé et Sophie voyant leurs conseils aussi inutiles que leurs consolations, se retirèrent, laissant au retour d'Albert le soin d'apaiser cet orage. Le vicomte rentra promptement en effet; mais résolu à défendre sa liberté contre les exigences de sa femme, il monta tout droit à son atelier sans entrer chez elle.

Aliénore n'était pas femme à supporter patiemment l'absence de son mari; elle l'avait déjà fait demander dix fois, quand un valet vint lui dire que M. le vicomte, enfermé dans son atelier, n'en sortirait qu'à l'heure du dîner. Le premier mouvement d'Aliénore, en écoutant ce message, fut d'aller arracher Albert à ce travail qu'il lui préférait; mais, obéissant à des sentiments plus fiers, elle se remit dans son fauteuil avec la résolution d'attendre désormais son mari. Demeurée seule et dans l'inaction, elle s'abandonna à un aussi violent désespoir que si elle eût acquis la certitude d'être à jamais abandonnée par celui qu'elle avait tant aimé.

Elle adressa au coupable absent des discours brûlants d'indignation, et noyée de larmes, elle épuisa dans la solitude toute l'éloquence que pouvait lui donner sa jalousie; si bien que lorsque son mari entra chez elle, brisée par la violence même de ses émotions, hors d'état de ressaisir ces

paroles véhémentes auxquelles elle avait donné la volée dans son long monologue, elle répondit à cette question faite du ton le plus simple : « Que me voulais-tu, Aliénore? » par ces mots auxquels elle n'attachait aucun sens : « Je voulais me promener ce soir. » Albert, enchanté d'être quitte de la scène qu'il redoutait, courut donner lui-même les ordres pour que la voiture fût prête aussitôt après le dîner. A table il affecta de manger avec une voracité qui ne lui laissait pas le temps de parler, et il se garda de demander compte à sa femme de son manque d'appétit; mais à la promenade il répara ce que cette conduite, dictée par la peur d'une explication orageuse, pouvait avoir de désobligeant, en entourant Aliénore des soins les plus aimables et des attentions les plus délicates. Le courroux d'Aliénore fondit comme la neige au soleil dans cette atmosphère d'amour et de félicité. Toute querelle semblait devoir être finie entre les deux époux, quand en passant sur le pont de Neuilly, Aliénore lança dans la Seine un paquet assez gros qu'elle tenait caché sous son châle : « Que jettes-tu là? lui demanda son mari. — Les clefs de votre atelier; je m'en suis emparée avant de sortir. » Le vicomte fit un mouvement de surprise, puis il se mit à rire : « Écoutez-moi, Albert, je ne plaisante pas. Je ne veux plus que vous entriez dans cette chambre; si vous m'aimez, vous ne me refuserez pas ce sacrifice; d'ailleurs, vous le voyez bien, je l'exige. — Cela suffit, » répondit M. de Villeneuve d'un ton sec et froid.

Si l'amour de la domination n'avait pas comprimé la tendresse dans le cœur d'Aliénore, elle ne se fût pas contentée d'une promesse ambiguë, faite d'aussi mauvaise grâce; mais, comme toutes les personnes passionnées, elle était égoïste; peu lui importait ce que coûtait le sacrifice qu'elle exigeait, pourvu qu'elle l'obtint.

Le lendemain Aliénore s'éveilla tard, un songe pénible lui avait retracé les émotions de la veille; elle appela Albert, il ne ré-

pondit pas; elle sonna sa femme de chambre. « Où est monsieur? — Sorti, madame. — D'aussi bonne heure? — Avant sept heures M. le vicomte a envoyé chercher un serrurier pour ouvrir la porte de l'atelier. — Il y est entré? s'écria Aliénore en saisissant un peignoir pour se lever. — M. le vicomte n'y est plus, reprit la femme de chambre; il a fait venir un commissionnaire qui a mis sur des crochets le chevallet, la boîte à couleurs et le tableau commencé; il a porté tout cela chez M. Dacier, dans l'atelier duquel monsieur passera à l'avenir toute la journée. »

Aliénore ne répondit pas, elle était retombée sur son lit, suffoquée par les larmes; aux pleurs succédèrent les spasmes et les convulsions; les domestiques effrayés se partagèrent pour lui prodiguer des secours; les femmes s'empressèrent auprès d'elle, les hommes allèrent avertir le mari, les parents, le médecin. Tous accoururent en émoi. Le danger n'était que trop réel; pendant plusieurs heures la vie d'Aliénore et celle de son enfant ne tinrent qu'à un fil. Albert désespéré offrait sa fortune à qui sauverait sa femme; madame de Meermé pria Dieu d'accepter sa vie en retour de celle de sa fille; le père consterné demeurait sans voix ni mouvement, appuyé sur le chevet du lit de son enfant mourant. La seule Sophie maîtrisait assez sa douleur pour soigner la malade et trouver d'ingénieux moyens de la soulager. Enfin, grâce aux efforts de la science, aidée de la nature, Aliénore revint à la vie. Son enfant, quoique d'une complexion délicate, était cependant viable, et tout faisait espérer qu'on parviendrait à le conserver.

Aliénore rendue à la santé, entourée des témoignages de l'amour de tous les siens, se crut appelée à jouir du bonheur suprême. La conduite d'Albert ne lui donnait plus d'inquiétude; une leçon aussi forte ne pouvait être perdue. A Paris, à Villeneuve, Albert traîna sa chaîne sans essayer de la soulever; mais bientôt ce qui

lui restait d'amour pour Aliénore périclita de lassitude et d'ennui; il y aurait succombé lui-même, si, pour se sauver du marasme dans lequel il tombait, il n'avait renoué clandestinement des liaisons de jeune homme. Sa femme lui avait interdit un honnête passe-temps, il se procura de coupables distractions.

A force d'adresse et de manœuvres il parvint à entraîner Aliénore dans le tourbillon du monde. Dès que la vicomtesse de Villeneuve y parut, elle y fut renommée pour l'élégance de ses parures, le bon goût de ses équipages, le luxe bien entendu de sa maison. Aliénore, ainsi que toutes les jeunes femmes, ne se montra point insensible à ces choses; mais ce fut en vain qu'Albert crut acheter sa liberté par toutes sortes de profusions; Aliénore acceptait les fêtes et les présents comme témoignages de l'amour de son mari. Une surprise dispendieuse, des sommes énormes sacrifiées pour satisfaire une fantaisie qu'elle avait à peine osé exprimer, lui faisaient espérer parfois un retour de tendresse; mais tout aussitôt un accent non étudié, un regard surpris à l'improviste, lui remettaient la vérité sous les yeux; elle sentait qu'elle n'était plus aimée.

Se rappelant l'effet produit sur Albert par sa maladie, elle demandait à Dieu de la frapper encore ainsi. Mais sa santé, devenue plus robuste maintenant que la jeunesse avait succédé à l'adolescence, résistait aux fatigues du monde et aux atteintes de la douleur. Ne pouvant être vraiment malade elle essaya de le paraître; cette ruse réussit pendant quelques jours; puis, une fois découverte, elle eut pour résultat de révolter Albert.

Affranchi de tout respect humain par cette honteuse comédie, M. de Villeneuve leva le masque. La famille de sa femme, qui jusque-là s'était peu inquiétée de chagrins qu'elle croyait imaginaires, vit avec épouvante des désordres réels. M. de Meermé voulut au moins sauver la fortune de

sa fille, il parla d'une séparation de biens. Albert, pour se soustraire à cette importune contrainte, sans changer cependant son train de vie, voulut réparer par des spéculations de bourse les brèches faites à sa fortune.

Tandis que les choses prenaient un aspect aussi lugubre chez le vicomte de Villeneuve, tout prospérait chez Édouard de Melermé. Son premier ouvrage de jurisprudence, entrepris à la sollicitation de sa femme, avait obtenu le plus grand succès. Un second écrit du même genre avait fait désirer au gouvernement de s'attacher un homme aussi instruit que loyal. Toutes les carrières s'ouvrirent à son ambition; Édouard hésita d'autant moins à profiter de ces avantages, que sa fortune indépendante et sa bonne position dans le monde l'affranchissaient de l'ennui des débuts toujours arides et mesquins. Sophie, heureuse et fière de la gloire de son mari, salua avec encore plus de joie l'augmentation de sa famille, certaine que son fils et sa fille hériteraient un jour d'une belle fortune et d'un nom honorable. Tandis qu'elle se félicitait ainsi, la triste Aliénore baignait de ses larmes son unique enfant, se demandant quel serait le sort de ce pauvre petit être qu'elle avait privé de tous les biens, même de la santé; car, première victime de l'exaltation romanesque de sa mère, il était venu au monde si frêle qu'il semblait devoir s'en ressentir toute sa vie.

La catastrophe que chacun pressentait ne tarda pas à arriver. Albert, harcelé par ses créanciers, partit pour la Belgique, laissant à Paris sa femme et son fils complètement ruinés. Peu de jours après cet événement, Aliénore jetant machinalement les yeux sur un journal, y vit ces deux articles rapprochés l'un de l'autre comme pour lui donner une leçon : « Le vicomte de Villeneuve, que tout Paris a vu si brillant, est arrivé à Bruxelles dans un dénûment qui doit désarmer à son égard la rigueur des censeurs trop sévères. »

Puis tout à côté :

« Le ministre de la justice, frappé du mérite des ouvrages de M. Édouard de Melermé, vient de proposer au roi d'appeler dans son conseil d'État ce savant jurisconsulte. »

Mon Dieu! s'écria Aliénore en couvrant sa figure de ses mains, il n'y a donc qu'heur et malheur dans ce monde! Puis tout à coup, la conscience s'éveillant en elle, elle vit sous leur véritable jour sa conduite et celle de sa belle-sœur. Non, dit-elle, soyons plus juste envers la Providence; ce ne sont pas heur et malheur qui régissent la société, mais dévouement et égoïsme; cette fortune qui me surprend, Édouard la doit à Sophie; sans les bons avis de sa femme, sans ses encouragements, sans le calme et le bonheur qu'elle a ramenés autour de lui, il aurait vu périr son génie. L'ennui et le dépit, ces deux mauvais conseillers des hommes, l'ennui et le dépit qui ont perdu Albert l'auraient aussi entraîné dans l'abîme; et moi, moi j'avais tous les biens, et j'ai tout compromis par une conduite opposée à celle de ma sœur. Ah! mon Dieu, pardonnez-moi, guidez-moi!

Une fois Aliénore sur la voie de ces bonnes pensées, elle y avança rapidement, guidée par Sophie, à laquelle elle avait ouvert son cœur. Son premier acte de dévouement fut de décider son père à sacrifier sa dot à elle, et une partie de ce qui devait lui revenir un jour, à l'acquittement des dettes d'Albert; ce devoir rempli, elle alla rejoindre son mari à Bruxelles, où il se livrait à son talent pour la peinture, avec une ardeur que le besoin excitait. Loin de le détourner, sa femme l'encouragea; sa tendresse, son estime accrues dans le malheur, relevèrent l'âme de ce jeune homme, trop facile à s'abandonner lui-même, et qui n'avait malheureusement pas une juste idée de la valeur que conserve un homme de bien, alors même qu'il a perdu par sa faute l'auréole du rang et de la fortune.

Sans doute les commencements de cette carrière furent pénibles. Aliénore eut plus

d'une fois à regretter son pays et sa famille; car Albert ne voulait rentrer en France qu'après avoir conquis par son talent une position honorable. Enfin, le courage dans le malheur n'a pas manqué à cette femme que les premières contrariétés de la vie avaient trouvée si faible. Ses peines touchent à leur fin, des jours heureux se préparent pour elle, et cette fois elle saura en jouir avec prudence et modération.

M^{me} ALIDA DE SAVIGNAC.

La Rançon de la Péri,

CONTE ORIENTAL (1).

Quelle est cette femme qui se tient debout sur la cime la plus élevée de l'Himalaya (2)? Il y a dans sa beauté, son attitude, la forme et l'éclat de ses vêtements, quelque chose qui n'est pas d'une mortelle, et, devant l'étoile qui orne son front, l'aigle, habitué à regarder le soleil, serait forcé d'incliner sa paupière. C'est sans doute une Péri, mais elle semble éprouver la douleur; la douleur est-elle donc aussi le partage de cette race divine? Ses pieds viennent de quitter la terre: la Péri s'élève

et traverse les airs comme fait un nuage. « Ah! dit-elle en gémissant, je veux voir encore ces portes inexorables qui ne s'ouvriront plus pour moi! »

Au-dessous du ciel, et bien au delà de tous les astres, plane le séjour de Vishnou, le Ginnistan, qui jette dans l'immensité le reflet opalin de la voie lactée. La distance qui le sépare de la terre ne mesurerait pas la hauteur de ses murailles, et sur ses portes, d'un métal inconnu, viendraient mourir impuissants l'effort de l'Océan en tempête, et la rage des volcans, soupiraux de l'Onderah, vomissant mille tonnerres à la fois.

C'est devant ces portes qu'arriva la Péri; longtemps muette elle les contempla à travers ses larmes: « Adieu! soupira-t-elle enfin, vous que me ferme à jamais l'arrêt sévère, mais juste, de Vishnou! Adieu donc pour jamais! Je vais, pauvre exilée, vivre dans ces mondes inférieurs, dépouillée de ma puissance, mais non de ma nature divine; ou bien j'irai languir sur terre avec la race humaine; mais plus infortunée qu'elle, car je me souviendrai et ne pourrai mourir! »

Elle s'éloignait, lorsque de la porte du Ginnistan sortit tout à coup une voix majestueuse:

« Althair, ne te livre pas au désespoir; ton bannissement peut n'être pas éternel. Va, parcours l'univers, et trouves-y un trésor assez précieux pour te servir de rançon auprès de Vishnou.

— Un trésor! s'écria Althair, et quelle mine d'or, quels diamants auront jamais quelque valeur pour un dieu? Nous-mêmes, ses faibles sujettes, nous dédaignons ces splendeurs humaines. Les astres pâlisent devant notre éclat, et le soleil pour nous n'est qu'une étoile. »

Mais la voix ne répondit rien.

Flottant entre la crainte et l'espoir, la Péri descendit vers les étoiles: un immense géant noir s'offrit à sa rencontre; c'était un Dive... Elle frémit, car sa main ne te-

(1) Ce conte est tiré d'un ouvrage arabe du quatorzième siècle. La scène est placée aux Indes. D'après la mythologie indienne, *Brahma* est le Dieu créateur et suprême; *Vishnou*, le Dieu conservateur, et *Shiven*, le Dieu destructeur. Ces deux derniers sont chefs de bons et de mauvais génies, les *Péris* et les *Dives*, qui les secondent dans leur œuvre opposée; *Vishnou* habite le paradis, le *Ginnistan*; *Shiven*, l'enfer, l'*Onderah*, au centre de la terre. Le fond de ces dogmes est assez exactement reproduit du brahminisme; mais beaucoup de détails et de noms sont arabes.

(2) Montagne de l'Inde, la plus haute du globe.

nait plus cette zagaye de feu dont elle avait si souvent frappé les enfants de Shiven. « Ne crains rien, lui dit-il ; je viens à toi en ami... Ne t'abuse pas d'une vaine espérance, ne tente pas une épreuve impossible. Non, le Ginnistan ne s'ouvrira plus pour toi ; mais le Ginnistan est-il la seule demeure divine ? Un Dieu n'habite-t-il pas aussi l'Onderah ? Suis-moi donc, viens partager notre puissance, et tu braveras alors la vengeance déçue de Vishnou.

— Fils de Shiven ! qu'oses-tu me proposer ? Moi ! abjurer l'intelligence divine qui me créa pour conserver ? devenir la sœur et l'émule des Dives destructeurs ?... jamais !

— Un refus ?... soit !... Poursuis une recherche inutile ; mais dans les misères de ton exil et de ton abaissement, tu te repentiras plus d'une fois de m'avoir repoussé. » Et les deux génies se séparèrent.

Comme on voit les longues branches du bahobab (1) descendre du haut du tronc jusqu'au sol, ainsi de la cime aérienne des Gattes (2), descendent au bord de la mer le Coromandel d'un côté, et de l'autre le Malabar. Un peuple industrieux a hérissé de villes ces penchans escarpés, et parmi les plus importantes, le Caromandel montre Sadras avec orgueil.

Abdelazis, raja (3) de Sadras, avait perdu son père dès sa plus tendre enfance ; mais Trevehnor, son prudent vizir (4), devint un

autre père pour lui et pour le royaume. Par ses soins les voisins ambitieux furent repoussés, la tranquillité intérieure se trouva maintenue, et tout le Coromandel, admirant Trevehnor, enviait au jeune raja un ministre si habile. Lorsque l'âge du prince lui permit de prendre les rênes de l'état, Abdelazis, plein de reconnaissance pour son vizir, s'abandonna à sa direction et le laissa être en tout plus raja que lui-même. Une seule fois l'influence de Trevehnor s'était trouvée impuissante. On vantait la beauté de la jeune Mohaviih, fille d'un des principaux omras (1) : Abdelazis fut curieux de la voir ; il y parvint, et l'aima. En vain Trevehnor, qui redoutait l'influence de cette belle et vertueuse fille, essayait-il tous les moyens d'étouffer l'amour du raja. Le prince était devenu l'époux de Mohaviih.

La péri fugitive vint se poser dans le palais d'Abdelazis. La jeune reine dormait étendue sur un lit recouvert de cachemire. Sa belle tête était entourée de ses longs cheveux noirs ; un charme inexprimable se montrait dans tout son être ; Altahir en éprouvait l'heureuse influence, et son œil fatigué de larmes se reposait avec délices sur ce front où se peignaient les douces vertus du cœur de Mohaviih ; lorsque le rideau de soie qui couvrait la porte de la chambre s'écarta lentement : deux hommes s'approchèrent du lit à pas mesurés ; l'un était l'esclave favori du raja ; l'autre, Trevehnor ; celui-ci leva sa main armée d'un poignard ; à cette vue la péri invisible crut pousser un cri effrayant ; mais sa voix ne retentissait point aux oreilles mortelles ! et ce fut Abdelazis lui-même qui accourut suivi d'esclaves, et désarma Trevehnor.

« Perfide ! s'écria-t-il, soutenant dans ses bras Mohaviih qui se réveillait effrayée. Averti par mon esclave fidèle auquel tu t'é-

(1) Arbre singulier, le plus gigantesque de l'ancien monde.

(2) L'Indostan s'avance dans la mer en forme de long triangle, terminé par le cap Comorin, et coupé en deux par les Gattes, hautes montagnes dont la chaîne, se détachant de l'Himalaya à angles droits, s'étend du nord au sud jusqu'à ce cap Comorin. L'espace compris de chaque côté entre ces montagnes et les deux mers se rétrécit donc de plus en plus à mesure qu'on approche de cette pointe. Or le Malabar y touche à l'ouest, et la côte de Coromandel à l'est.

(3) Roi.

(4) Ministre.

(1) Grand seigneur, homme de rang.

tais adressé pour qu'il te conduisit ici, je ne pouvais te croire capable d'un crime qu'en te voyant prêt à le commettre... infâme! — J'ai échoué, répondit le vizir relevant la tête; je saurai mourir. L'ambition me guidait seule dans ce que j'ai fait de grand et d'utile pour toi. Au lieu de t'enlever la couronne, j'avais préféré régner sous ton nom; c'est ce que j'aurais pu faire toujours sans cette femme qui t'enlevait insensiblement à mon influence... Allons! qu'Adriel (1) termine tout! »

Abdelaziz fit un geste, et les esclaves allaient entraîner le vizir à la mort, quand la reine supplia son époux de la laisser disposer du coupable. Le raja y consentit, lui jurant que son arrêt serait exécuté. « Le voici, dit-elle : Je condamne Trevehnor à rester vizir soumis à son raja et à continuer de répandre sur ce royaume la paix et la prospérité. »

A ces généreuses paroles, le remords entra dans le cœur de Trevehnor, il en chassa l'ambition et la haine, et le vizir se jetant aux pieds de sa souveraine, versa d'abondantes larmes.

La péri détacha de sa ceinture un vase d'émeraude dans lequel elle recueillit ces larmes, puis s'élançant à travers l'espace, elle alla les répandre sur le seuil du Ginnistan : la porte s'agita, mais sans s'ouvrir, et la voix fit entendre ces mots : « Les larmes du repentir sont agréables à Vishnou; cependant ce trésor ne suffit pas pour payer ta rançon! »

Altahir était absorbée dans un sombre désespoir, lorsqu'elle aperçut le Dive qui l'avait invitée à le suivre dans l'Onderah : » Espères-tu encore fléchir l'implacable Vishnou? lui dit-il. Crois-moi : rejette qui te rejette; viens auprès de Shiven; là tu retrouveras une patrie immortelle, les enfants d'un Dieu pour tes frères et le pouvoir que tu as perdu.... Viens! »

(1) Être surnaturel qui préside à la mort.

Mais Altahir sans l'écouter redescendit tristement vers la terre, et se mit à planer sur l'Océan étoilé d'îles (1). Bali (2) lui offrit, au milieu d'une forêt de muscadiers, une maison magnifique, mais où tout paraissait désordre et terreur. Le maître ému de colère se promenait à grands pas dans ses jardins; son esprit paraissait lutter contre un dessein sinistre. Des esclaves armés se tenaient aux portes d'un harem (3); là une femme pâle, abattue, paraissait être prisonnière. Djeli, sa jeune fille, éplorée, accourait pour implorer son père; mais avant qu'il n'ait pu la voir, elle s'arrêta glacée de terreur en l'entendant donner cet ordre au chef de ses esclaves : « Va, et apporte-moi la tête de l'imprudente qui s'est laissée voir à un étranger. — Entendre, c'est obéir, » répondit l'esclave en s'éloignant.

Djeli n'était restée immobile qu'un instant : aussi prompte que la pensée, elle s'élança vers la maison, arrive à la porte du harem : « Je veux voir ma mère, dit-elle vivement aux esclaves; vous n'avez pas ordre de m'empêcher de voir ma mère. » Les esclaves hésitaient; mais habitués à une obéissance aveugle envers la fille chérie de leur maître, ils lui laissèrent le passage libre.

A peine entrée, elle se jeta dans les bras de sa mère et toutes deux étroitement pressées sanglotaient sans avoir la force de parler, lorsqu'un bruit de pas qui se rapprochait rappela Djeli au sentiment du danger dont sa mère était menacée : Cache-toi, lui dit-elle, cache-toi! je supplierai mon père; nous gagnerons du temps et sa colère s'apaisera; mais cache-toi! » Agitée d'une dernière espérance, la pauvre femme se glisse sous un rideau. Le chef des esclaves

(1) Aspect tout particulier des côtes orientales de l'Asie, où l'Océanie vient se rattacher au Japon, aux Maldives, etc.

(2) Une des petites îles de la Sonde, dans la Malaisie.

(3) Appartement intérieur des femmes.

se présente, la jeune fille s'avance au-devant de lui, et sans dire un mot, elle s'agenouille, les bras tendus, la tête baissée sous son voile. Trompé par cette attitude suppliante, le chef des esclaves frappe... mais reconnaissant Djeli au cri qu'elle pousse en tombant, il s'enfuit, saisi, d'épouvante et d'horreur. La nouvelle de sa funeste méprise se répandit bientôt dans toute la maison. Le maître accourut : sa femme était étendue sans mouvement près de leur fille mourante : « Grâce ! murmurait Djeli, grâce pour ma mère ! » Le malheureux père demeurait pétrifié à ce terrible spectacle ; quand sa femme revenant à elle ouvrit ses yeux effarés. « Vous vivrez, lui dit-il, puisqu'elle le demande. Ah ! je n'ai plus la force de punir ! — Je t'ai sauvée, ma mère, » prononça la jeune fille avec effort ; puis elle acheva de mourir.

Le sang de la généreuse victime de l'amour filial coulait encore ; Altahir en recueillit les dernières gouttes dans son vase d'émeraude, s'éleva dans le ciel et alla le déposer sur le seuil du Ginnistan : la porte s'entr'ouvrit ; la péri aperçut cette contrée de délices, autrefois si bien connue d'elle ; elle vit se dérouler ces longues allées d'arbres fleuris, et flamboyer ses palais de lumière... mais les battants divins se refermèrent et la voix s'écria :

« Bien rare est le trésor que tu présentes. Peu de filles, sans doute, ont donné leur vie pour leur mère ; mais elles n'accomplissaient pourtant qu'un devoir, tandis que bien des mères ont cent fois donné leur vie pour leurs filles. Non, ce trésor n'est pas encore assez précieux pour payer ta rançon. »

La péri désolée ne tarda pas à rencontrer le Dive : « Altahir, lui dit-il, tu as une inépuisable patience ; mais la nôtre s'épuise, et voici la dernière fois que je t'apporte des offres trop dédaignées. Choisis donc à l'instant de languir éternellement sans divinité, ou d'accepter la nôtre et de te venger sur les hommes, sur les

péris mêmes, de l'injuste rigueur de Vishnou. » Altahir sentit s'élever dans son cœur une pensée infernale, mais l'étouffant aussitôt, elle descendit rapidement vers la terre.

Comme elle traversait une campagne riche et animée, les sudras (1), profitant de la fraîcheur du matin, se répandaient en foule hors de leurs chaumières. Hommes et femmes se livraient en chantant aux mêmes travaux : ils secouaient les arbres chargés de fruits ; cueillaient le riz et le poivre mûrs ; dépouillaient de leurs cocons les branches des hauts mûriers, tressaient des nattes légères avec un jonc blanc et mince, filaient la laine soyeuse du mouton, ou le duvet encore plus fin de la chèvre (2), tandis que les troupeaux bêlaient autour d'eux, et que les ruisseaux cachés sous les arbres retentissaient des joyeux ébats des jeunes baigneuses. « Pourquoi ne serais-je pas aussi heureuse que ce peuple, pensa la péri, moi douée d'une jeunesse éternelle, d'une prescience supérieure ; moi qui, devenant à mon gré invisible et aérienne, n'aurais à redouter aucun danger ! » Mais, le souvenir du Ginnistan, de cette patrie encore si récemment entrevue, vint soudain réveiller dans son âme toutes les amertumes de l'exil. « Trompeuses sont ces joies bruyantes, ajouta-t-elle ; le bonheur véritable n'existe pas au-dessous de la voie lactée ! »

En cet instant, et comme pour répondre à ses tristes réflexions, elle vit à l'écart une très-jeune fille, dont les habits de soie et les bracelets d'argent flexible annonçaient qu'elle appartenait à une famille des plus opulentes de ces campagnes. Si grande était sa beauté que la péri même en fut surprise ; mais elle n'eut pas besoin de son intelligence

(1) Cultivateurs ; ils forment une caste distincte.

(2) C'est la matière première du cachemire. Ce détail indique que cette campagne est au pied de l'Himalaya, et probablement la vallée même de Cachemire.

divine pour reconnaître sur ces traits charmants l'empreinte d'une douleur profonde. Une vieille esclave serrait dans ses bras la jeune fille, cherchant à la consoler et à pénétrer la cause de son chagrin : « Non, lui répondait-elle, non ! ce secret doit mourir avec moi. Toi-même, bonne nourrice, toi-même tu me repousserais avec horreur si tu le connaissais. »

Mais la nourrice insistait toujours avec l'opiniâtreté de la tendresse : « Eh bien, s'écria Dagainah, que quelqu'un au moins le sache et me plaigne : mais toi.... toi seule!... tu sais, nourrice, de quelle sainte amitié m'a toujours aimée ma sœur Lollah. Un peu plus âgée que moi, elle n'a profité de cet avantage que pour m'entourer de soins assidus. Mes peines étaient les siennes, et elle m'appelait au partage de toutes ses joies... »

— Pourquoi donc êtes-vous triste le jour de son bonheur, le jour où elle épouse Amir, le plus adroit des chasseurs de la montagne, le plus beau?...

— Tais-toi.... tais-toi.... honte et crime!... c'est ce bonheur qui me fait mal... moi aussi j'aime Amir. »

La nourrice pâlit. Après ce terrible aveu, toutes deux restaient muettes et oppressées, lorsque le feuillage s'agitait, et Amir parut.

Dagainah ne put retenir un faible cri; mais se remettant aussitôt : « Quoi donc, frère, lui dit-elle d'une voix presque enjouée, avez-vous perdu Lollah, que vous la cherchiez ici ? »

— Non, Dagainah, répondit Amir; mais c'est vous que je vais perdre, et je ne puis m'y résoudre. Je vous aime...

— Moi!...

— Vous, Dagainah; vous êtes si belle! Ah! pourquoi faut-il qu'avant de vous avoir vue, j'aie cru aimer votre sœur? Oui, je vous ai connue trop tard. Alors j'ai lutté; j'ai voulu remplir ma promesse envers votre sœur; mais j'ai compris que vous partagiez mes souffrances... que vous m'aimiez... Ah! désormais c'était trop peu de toute ma force

pour ce double sacrifice; je ne l'accomplirai pas. Je viens de me jeter aux genoux de votre père; mes larmes l'ont touché, et il consent que la pompe nuptiale, préparée pour votre sœur, nous unisse à jamais. »

Éperdue de surprise et de joie, l'esprit de Dagainah tournoyait dans une espèce d'ivresse, quand un cri déchirant vint l'en arracher : sa sœur gisait sans mouvement devant elle. Inquiète de la longue absence de son fiancé, Lollah l'avait suivi et venait de tout entendre.

Les clameurs de Dagainah et de la nourrice eurent bientôt attiré la famille entière : des secours multipliés rappelèrent Lollah à la vie; elle jeta sur sa sœur un regard si douloureux que Dagainah ne put le soutenir et détourna la tête; puis saisissant les mains d'Amir dans ses mains tremblantes, elle le conjura de ne point abandonner celle qui s'était déjà crue sa femme. Ses prières étaient si touchantes que personne ne pouvait retenir ses larmes; elle aussi pleurait amèrement, puis reprenant de la fermeté elle déclara qu'elle n'accepterait jamais un bonheur acheté aux dépens de celui de sa sœur; que ce bonheur ne serait qu'un remords, un supplice continu; mais Amir s'écria d'une voix farouche qu'il ne pouvait vivre sans la belle Dagainah, et que si elle persistait à le refuser, il allait se percer à ses yeux. En achevant ces mots, il tira son poignard; Lollah demeurait muette de douleur et d'effroi; Dagainah, au contraire, semblait puiser de l'énergie dans l'énergie du jeune homme : elle contempla un instant sa sœur et Amir, ces deux fronts sur lesquels le même désespoir se peignait en traits si différents : « Attendez-moi tous ici, dit-elle avec dignité; dans un moment, Amir, je vous rapporte ma réponse. » Elle s'éloigna rapidement; un quart d'heure s'écoula au milieu de l'anxiété générale; enfin Dagainah reparut... sa démarche était ferme quoique moins précipitée, son voile retombait avec soin sur sa figure : « Amir, je suis prête à vous épouser, si vous le dé-

sirez encore ; » dit-elle en relevant son voile. Une exclamation d'horreur sortit de toutes les poitrines... Dagainah venait de couper ses longs cheveux, de répandre sur son visage et sur son corps la sève brûlante d'une herbe vénéneuse... des traits livides comme ceux de la mort remplaçaient sa merveilleuse beauté, qui, insaisissable fantôme, se dissipait au milieu de l'air, lorsqu'Altahir la recueillit dans son vase d'émeraude et s'éleva vers le Ginnistan. A son approche les portes tournèrent sur leurs gonds en rendant un son harmonieux ; les voix des péris saluèrent avec transport la sœur qui venait de reconquérir sa place parmi elles, et Altahir s'avançant jusqu'au trône de Vishnou, y déposa son offrande. « Altahir, dit le Dieu, ta rançon est payée. Il n'y a rien de si rare, de si précieux que le

dévouement d'une femme qui sacrifie sa beauté pour assurer le bonheur d'une rivale. Reprends ton rang et ta puissance !

— Dieu bon et miséricordieux, répondit Altahir, versant de douces larmes, la reine Mohavîh est heureuse ; Djeli, habite dans ton Ginnistan, mais Dagainah souffre près de sa sœur, devenue l'épouse fortunée de l'heureux Amir... Permets que ce pouvoir qui m'est rendu puisse la rappeler de la vie, qu'elle vienne partager dans mon palais les félicités du Ginnistan ! »

Vishnou fit un signe d'assentiment, et Dagainah quittant sa dépouille mortelle, vint retrouver dans le ciel la beauté qu'elle avait perdue sur la terre.

OCTAVE DELAPORTE.

La Volonté.

Un jour je me disais, voyant la grande mer
Écumer et monter en bouillonnant dans l'air,
Et jusqu'au firmament pousser un cri sublime :
Que sommes-nous, hélas ! devant un tel abîme !
Et la bouche entr'ouverte, et le sein agité,
J'étais tout en émoi devant l'immensité.
Et cependant voilà qu'à l'éclat des étoiles,
Un vaisseau dans le port entraît à pleines voiles.
Les matelots debout, l'écume encore au front,
Et leurs cabans trempés, étaient tous sur le pont ;
Et leurs yeux, rayonnant du prisme de la gloire,
Semblaient comme en triomphe et disaient la victoire ;
Et l'homme suspendu sur le gouffre béant
Me paraissait alors plus grand que l'océan.
Soudain je m'écriai : Purs enfants de lumière,
N'admirons donc pas tant l'insensible matière ;
Car elle suit toujours un instinct arrêté,
Immuable et fixé de toute éternité.
L'homme, son propre arbitre, est changeant par nature,
Et partant, au-dessus de toute créature ;
Car seul il a reçu de la Divinité
Ce qui fait sa grandeur : la sainte volonté.

ANTONI DESCHAMPS.

Revue des Théâtres.

Charles VI, opéra en cinq actes, paroles de MM. Casimir Delavigne et Germain Delavigne, musique de F. Halévy.

Le théâtre représente l'intérieur d'une métairie, près Paris, au bord de la Seine.

Raymond, vieux soldat qui autrefois dans un combat a sauvé la vie de Charles VI, a une jolie fille nommée Odette, filleule du roi. Odette, entourée des paysans, des bateliers et de ses compagnes, songe tristement : elle est demandée par son parrain.

Tu pars,
lui disent les jeunes filles,

adieu, te voilà grande dame,
Tu manqueras sous l'orme où nous dansons,
Sur la rive où le bruit de la rame
Se mêle à nos chansons.
Du bon vieux roi console la folie,
Ne rêve plus aux chants du batelier,
Pour être heureux que ton cœur les oublie ;
Mais sans nous oublier !

— Votre souvenir ne viendra que trop m'attrister, répond Odette. — Moins que l'absence de certain écuyer, reprend Raymond ; mais console-toi, enfant ; à ton retour nous ferons la noce. — Pauvre Charles ! dit Odette, pensant à son amoureux. — C'est le nom du dauphin, reprend un batelier. — Et c'est celui du roi, ajoute le vieux soldat. — Hélas ! dit Odette, ce nom

Il ne rappelle plus que souffrance et misère...
Malheureux fils, malheureux père !
L'un est proscrit, l'autre insensé.

Mais, reprend Raymond,
Qu'un beau jour le tocsin vienne à se faire entendre
Et de leurs ennemis le règne sera court. [dre,
Ma bonne lame d'Azincourt
Quand donc pourrai-je te reprendre ?

On entend le son du cor ; c'est la reine Isabeau de Bavière et l'anglais Bedford qui

chassent le gibier du roi. Tandis qu'Odette va se parer pour son départ, le vieux soldat exale sa haine contre les Anglais :
« Honte et malheur sur eux ! s'écrie-t-il,
— Oui, malheur ! répètent les bateliers.

..... Chantez-nous
Cette vieille chanson française,
Raymond, que nous connaissons tous.
— Va pour notre chanson française.
Au refrain, je compte sur vous.

Raymond chante :

« La France a l'horreur du servage,
» Et si grand que soit le danger,
» Plus grand encore est son courage,
» Quand il faut chasser l'étranger.
» Vienne le jour de délivrance
» Des cœurs ce vieux cri sortira ;
» Guerre aux tyrans : jamais en France,
» Jamais l'Anglais ne régnera. »
— Courage, amis !

dit en entrant le dauphin sous l'habit d'un écuyer,

et je viens
Entonner avec vous notre chanson guerrière.
— Quoi ! Charles, tu la sais ! Qui te l'apprit ?...
— Mon père.

Voyez donc si je m'en souviens.
« Réveille-toi, France opprimée,
» On te crut morte et tu dormais.
» Un jour voit mourir une armée,
» Mais un peuple ne meurt jamais.
» Pousse le cri de délivrance,
» Et la victoire y répondra.
» Guerre aux tyrans : jamais en France,
» Jamais l'Anglais ne régnera.

Des Anglais qui viennent d'arriver menacent le dauphin de le tuer s'il ose répéter ce refrain. « Je l'ose, dit-il,

» En France, jamais l'Angleterre
» N'aura vaincu pour conquérir.
» Ses soldats y couvrent la terre,
» La terre doit les y couvrir.
» Pouvons le cri de délivrance
» Et la victoire y répondra :
» Vive le roi ! jamais en France,
» Jamais l'Anglais ne régnera. »

Il tire son épée, se mêle parmi les paysans ; mais le cor retentit de nouveau, les deux partis déposent les armes ; la reine

s'avance. « Je ne puis paraître à ses yeux, » dit Charles à Raymond. Il s'éloigne parmi la foule. « Comment la reine et lui peuvent-ils se connaître ? » pense le soldat étonné. Odette vient recevoir ses instructions.

Respect à ce roi qui succombe,
lui dit la perfide Isabeau,

L'infortune ajoute à ses droits.
Elle est, sur le bord de leur tombe,
Un second sacre pour les rois.
— Ma vie, à ce roi qui succombe,

répond Odette,

Dans mon cœur sont gravés ses droits ;
Puissé-je arracher à la tombe
Le plus infortuné des rois !
— D'un être aimé tout inquiète,
Ce qu'il fait je veux le savoir ;
Chaque mot qu'il prononce, Odette,
Me le redire est un devoir.

Dieu le prescrit.

— Je ferai mon devoir.

— Ne permettez pas qu'un fantôme
Se consume en graves projets ;
Parlez-lui peu de son royaume,
Et moins encore de ses sujets.

Dieu le défend.

— Reine, je me sou mets.

— Un vain reste d'intelligence
De ses maux aigrit le poison ;
Egayez plutôt sa démence
Que de rappeler sa raison.

Dieu le prescrit.

— Et j'obéis d'avance.

— Qu'il oublie enfin quand je veux,
Et quand je veux qu'il se souvienne,
En esclave qu'il m'appartienne ;
Plus libre, il serait malheureux.

Dieu le défend.

— Reine, qu'il soit heureux.

Isabeau s'aperçoit qu'Odette porte au cou une chaîne formée de fleurs de lis d'azur et d'or ; elle lui demande : « De qui tenez-vous ce trésor ? est-ce du roi ? — Non, reine, d'un jeune homme. — Son nom ? — Charles. — Viendra-t-il ici ce soir ? — Peut-être. — Il faudra l'y retenir. — Pourquoi ? — Pour le livrer. Dieu vous l'ordonne ; c'est un traître, un ennemi du Roi. » Isabeau va rejoindre Bedford dans la forêt et le prévenir de la capture du dau-

phin. Odette était combattue entre son amour et son devoir lorsque Charles arrive. « Je pars, lui dit-elle, je vais consoler le roi dans sa misère. » A ces mots l'amour du jeune homme se change en respect, et se jetant aux genoux d'Odette il lui avoue qu'il la trompait, qu'il est le dauphin. La pauvre fille cache sa tête dans ses mains afin d'étouffer ses sanglots, puis s'inclinant devant Charles, elle prie Dieu que le roi puisse un jour le bénir. Mais le bruit du cor s'approche, les Anglais viennent pour s'emparer du dauphin ; Odette va le faire sortir... on entend galoper leurs chevaux... il est perdu !... Par bonheur une barque se trouve près du rivage, Odette donne son écharpe au dauphin, il descend par la fenêtre, s'élance dans la barque, lui crie : « Adieu ! » et l'onde l'emporte. Odette était tombée à genoux pour remercier le ciel... la porte s'ouvre, les Anglais entrent précipitamment ; la jeune fille leur indique que le dauphin s'est enfui dans la forêt, et les Anglais trompés se mettent à sa poursuite.

Un salon éblouissant de lumières à l'hôtel Saint-Paul. Isabeau et Bedford sont assis, un orchestre est disposé sur un des côtés du théâtre, des chanteurs et des chanteuses viennent d'exécuter un morceau que l'orchestre achève.

Au milieu de cette fête la reine montre aux Anglais l'acte qui deshérîte le dauphin et donne la couronne au jeune duc de Lancastre. Le roi le signera le soir, et demain le prince anglais entrera dans sa bonne ville de Paris. Après la musique vient la danse, puis trois portes s'ouvrent, des tables sont servies avec une splendeur royale ; un maître des cérémonies s'avance, la reine se lève, présente sa main à Bedford : « Mylords et messieurs, le banquet nous attend. » Les trois portes se referment et le salon reste désert. Charles VI s'avance à pas lents, les cheveux et les vêtements en désordre : « J'ai faim ! dit-il ; que font-ils donc ? tout le monde m'oublie... Odette aussi. » Il se rappelle que dans ce salon il a

dansé avec la reine, qui était belle et tendre alors... Mais elle n'est plus que belle, reprend-il tristement. Ce soir-là,

Je me faisais un jeu
D'intriguer mainte demoiselle
Que mon masque effrayait un peu.
Au feu ! sauvez le roi ! le roi se meurt ; au feu !
s'écrie Charles s'enfuyant avec épouvante ;
puis il s'arrête et se demande

Pourquoi ce cri : sauvez le roi !
Ici qui donc est roi ? Personne...
Aujourd'hui... mais alors... je cherche et je ne

[puis
Mè rappèler celui qui portait la couronne,
Je l'ai connu pourtant... il sera mort depuis.
C'est grand pitié que ce roi, que leur père
Leur bien-aimé, soit mort si promptement ;
Car sa bonté consolait leur misère !
Ah ! s'il vivait, j'irais dire à ce roi :
Je souffre aussi ; prenez pitié de moi !

(On entend les chants des buveurs.)
« Quel bruit ! » (Il se dirige vers la salle du banquet.)

Mais non, je n'ose ; elle est là cette reine,
Son regard tue : un jour que, fixé sur le mien,
Il me perçait le cœur, je suis mort de ma peine ;
Ceroi, c'était moi-même ; oui, moi, je m'en sou-

[viens.
Quand vous verrez la tombe où je sommeille,
Priez, passants, priez et parlez bas ;
On dit toujours : les morts ne souffrent pas ;
Je souffre, moi, sitôt qu'un bruit m'éveille.
Vous qui m'aimiez au temps où j'étais roi,
Je souffre encor, passants, priez pour moi !

Il tombe assis et pleure en cachant sa tête dans ses mains. Les chants des buveurs se font de nouveau entendre. Odette vient auprès du roi, elle essaye de le faire parler. Le pauvre insensé répond : « Les morts ne parlent pas. » Voulant le préparer à revoir le dauphin, elle lui dit : « Votre cœur regrette quelqu'un que vous aimez. — Non, les morts n'aiment rien. — Quelqu'un qui vous aime. — Personne n'aime les morts. — Je vous mènerai aujourd'hui chez mon père voir le soleil, les fleurs, la verdure. » Le roi sourit, puis retombant dans sa tristesse il répond : « Pour les morts il n'est fleur ni verdure. » Odette aperçoit des car-

tes, elle les lui montre... il se ranime. « Ce sont mes cartes, s'écrie-t-il, celles que la reine m'a fait enlever parce que je lui avais désobéi. » Il sépare les couleurs : les noires seront les Anglais ; il les donne à Odette, et les voilà tous deux qui jouent à la bataille. Le jeu du roi l'emportait toujours sur celui de sa filleule lorsqu'elle tourne pour dernière carte *Argine* : « C'est la reine ! dit Charles effrayé ; je l'avais mise avec les Anglais ; j'ai peur... » Il tire une carte sans oser la regarder et la montrant à Odette : « Regarde, toi. — C'est *Charlemagne*, répond-elle. — J'ai gagné la bataille ! s'écrie le roi, qui se réjouissait d'avoir battu les Anglais, quand Isabeau et Bedford, sous prétexte de lui faire signer la paix, viennent lui faire signer la donation de la couronne de France au profit du jeune Lancastre.

Une tente devant la maison de Raymond.

Le vieux soldat a suivi sa fille, il s'est établi cabaretier ; des étudiants, ayant pris parti pour le dauphin, sont à boire. Charles VI entre appuyé sur le bras d'Odette ; il est environné de bourgeois et de jeunes filles jetant des fleurs sur son passage ; tous prient Dieu de rendre la santé à leur bon roi. Charles est ému, il les remercie de ne l'avoir point oublié, puis retombe bientôt dans sa mélancolie, et tout le monde s'éloigne avec respect. Le dauphin, prévenu par Odette de l'arrivée du roi, s'approche ; le roi ne le reconnaît pas. Le dauphin dit que sa mère l'a chassé, que son héritage a passé aux mains des étrangers, que son père l'abandonne... « Je plains ce jeune homme, dit le roi à Odette ; ah ! que n'est-il mon fils ! — Mais il l'est, répond-elle plaçant la main du roi sur la tête du dauphin, comme pour le bénir. » Le dauphin prend cette main et la baise avec amour ; le roi tressaille... « J'avais un fils, dit-il à Odette ; attends... je me rappelle... ses traits étaient les siens... qu'il parle. — Mon père ! — Ah ! parle encore. — Mon père ! — C'est

lui ! s'écrie le roi avec la plus vive émotion, sa voix m'a répondu. — Mon père ! — C'est mon fils, mon bien-aimé, mon Charles ; ô mon Charles ! tu m'es rendu ! » Et le bonheur vient aussi de rendre au roi sa raison. En ce moment, de la part de la reine, on vient avertir Odette de ramener le roi à l'hôtel Saint-Paul. « Ce jour est une fête qui fera répandre bien des pleurs à ceux qui la verront, sire, lui dit le vieux soldat ; c'est l'entrée du prince anglais portant votre couronne au front. — Voilà mon héritier ! » s'écrie le roi se jetant dans les bras de son fils. Le dauphin convient avec son père qu'il va aller rassembler les chefs et leurs hommes d'armes, qu'il viendra ensuite donner trois fois du cor au pied de la tour de l'hôtel Saint-Paul ; Odette y répondra par sa chanson de *Jeanne la blonde* ; à ce signal le dauphin viendra enlever son père pour le mettre à la tête des hommes d'armes, et alors... malheur aux Anglais !

Le vieux Paris éclairé par un brillant soleil d'automne ; sur un des côtés, l'hôtel Saint-Paul dont le péristyle est élevé de quelques degrés.

Les Anglais se réjouissent, les Français se désespèrent : le cortège commence à défilier. La reine, le roi et Odette paraissent sur les marches de l'hôtel Saint-Paul ; Lancaster et Bedford passent à cheval, précédés de leurs pages et de leurs écuyers. Bedford vient présenter à Charles le jeune prince anglais : « Ma couronne en votre puissance, s'écrie le roi, l'arrachant du front de l'enfant et la brisant sous ses pieds.

Jamais en France,
Jamais l'Anglais ne régnera.

— Vive le roi ! vive la France ! crie le peuple. — Trahison ! vengeance ! » crient les Anglais, qui se rangent en bataille pour repousser le peuple.

La chambre à coucher du roi.

Charles VI n'a recouvré la raison que pour sentir plus vivement son malheur et

celui de son peuple. Bedford lui reproche l'outrage public qu'il vient de lui faire : « Mylord exécutait vos ordres, » reprend Isabeau, montrant au roi l'acte qu'il a signé. Le roi, indigné qu'on ait ainsi abusé de sa confiance, déchire cet acte infâme et le brûle. « Vous n'avez pas votre raison, sire ! » lui dit Isabeau.

Ma raison ! je ne l'avais pas
Quand jadis, vous croyant sincère,
Bedford, je vous tendis les bras.

A Isabeau :

Quand je vous crus, à vous, des entrailles de mère,
Ma raison je ne l'avais pas.
Je n'étais roi ni père, et je suis l'un et l'autre.

A Bedford :

Je maudis votre nom, et je maudis le vôtre ;
Je n'attends plus de toi, traître, que trahison ;
Toi, marâtre, à mes yeux tu n'es que sa complice ;
J'appelle sur vous deux l'éternelle justice :
Vous voyez que j'ai ma raison.

« Bientôt tu la perdras, » se dit la cruelle reine. Charles les chasse tous deux de sa présence. Odette entre ; elle rappelle au roi que le dauphin va venir le délivrer, qu'ils iront tous deux chasser les Anglais, et qu'il doit se préparer à la fatigue par le repos. Charles, après avoir adressé une prière à Dieu pour son peuple, va s'étendre sur son lit, et afin de l'endormir Odette chante :

Chaque soir, Jeanne sur la plage
Donnait rendez-vous au beau page

Qu'elle adorait ;

En l'attendant, Jeanne la blonde
Mélait sa voix au bruit de l'onde,

Et murmurait :

« Viens me rejoindre sur la rive,

» Si du rendez-vous où j'arrive

» Tu te souviens. »

Et dans la nuit, l'écho fidèle,

Qui semblait l'appeler comme elle,

Disait : Viens, viens !

Le roi paraissant rêver dit :

Avec ta douce chansonnette

Qu'il aime tant,

Berce, berce, gentille Odette,

Ton vieil enfant.

Odette continue :

Mais bientôt, Jeanne sur la plage
 Attendit en vain le beau page
 Qu'elle adorait ;
 Au bord des flots, Jeanne la blonde
 Mêlait ses larmes à leur onde,
 Et murmurait :
 « Ne viens plus, toi qui m'as trahie,
 » Ne viens plus, de ta perfidie
 » Je me souviens. »
 Au fond du cœur que disait-elle ?
 Je ne sais... mais l'écho fidèle
 Disait : Viens, viens !

Odette s'assure que le roi est endormi,
 puis en répétant à voix basse

Au fond du cœur que disait-elle ?
 Je ne sais, mais l'écho fidèle
 Disait : Viens, viens !

elle se rend aux ordres de la reine, qui l'a
 fait demander.

A peine est-elle partie que le roi se sou-
 lève sur sa couche, où il avait feint de re-
 poser pour que la jeune fille pût aller
 reposer à son tour, car lui, il est trop heu-
 reux pour dormir, il n'est plus fou, le bon
 roi.

Oh ! de notre immortalité,
 Divin garant, raison sublime,
 A tes rayons je me ranime,
 Pour sentir ma félicité ;
 Sur moi tu brilles sans nuage,
 Ton éclat m'inonde et je nage
 Dans un torrent de volupté.

Un des panneaux de la boiserie glisse sur
 lui-même et laisse voir une immense ga-
 lerie, où des formes hideuses et des spectres
 traînant des chaînes sont à peine éclairés
 par une lumière fantastique ; on entend des
 gémissements mêlés au cliquetis des ar-
 mures. Le roi s'élance de son lit ; quatre
 spectres lui apparaissent. L'un, l'homme
 de la forêt du Mans, s'avance, lui annonce
 qu'il va mourir, et lui désignant les autres
 spectres, Jean Sans-peur, Louis d'Orléans,
 Clisson, il ajoute :

Ils tombèrent tous trois assassinés jadis.

— Eh bien ! dit le roi.

— Tu périras de même.

— Qui doit m'assassiner ?

Les trois fantômes l'un après l'autre :

— Ton fils ! ton fils, ton fils ?

Tout disparaît, et la boiserie se referme.
 Aux cris du pauvre roi redevenu fou plus
 que jamais, accourent la reine, Bedford,
 Odette, des seigneurs et des chevaliers an-
 glais ; le roi leur avoue que le dauphin
 doit venir le chercher pour le mettre à la
 tête des hommes d'armes ou plutôt pour
 l'assassiner : « Arrêtez-le ! s'écrie-t-il. (On
 entend trois fois le son du cor.) Voilà le
 signal ; pour réponse Odette doit chanter.
 — Chantez ! Odette, ordonne la reine. —
 Non, répond la jeune fille. — Je te chasse,
 lui dit le roi furieux. — Mais que chanter ?
 demande Isabeau, craignant que le dau-
 phin ne lui échappe. — *Viens, viens !* dit
 le roi après avoir rappelé ses souvenirs. —
 Je sais cette chanson, s'écrie la marâtre.
 Elle chante, et trompé par la voix, le dau-
 phin accourt se jeter dans les bras de son
 père : « Je vous le livre, dit le pauvre fou ;
 frappez mon assassin ! » On désarme le dau-
 phin ; il est prisonnier des Anglais.

Un site agreste au bord de la Seine, des feux
 sont allumés : il fait nuit.

Dunois, Xaintrailles, Tanneguy Duchat-
 tel et Lahire, des chevaliers et des hommes
 d'armes, forment différents groupes ; les
 uns marchent, les autres se tiennent autour
 des feux. Un soldat chante à ses camara-
 des une chanson qui les tient éveillés.
 La plaine est remplie d'étudiants, de sol-
 dats, de bourgeois, venus se mettre sous
 les ordres du roi, qu'ils attendent ainsi que
 le dauphin ; tous jurent de mourir ou de
 vaincre les Anglais. Une barque glisse sur
 l'onde ; elle amène Raymond et Odette. Le
 vieux soldat annonce que tout est perdu :
 le dauphin est prisonnier, Charles est re-
 tombé en démente ; on va le traîner à
 Saint-Denis pour que, devant tout son
 peuple, il remette l'oriflamme et la royauté
 à Bedford. Odette, qui s'est tenue tristement

à l'écart, se lève comme inspirée : « Mon père a été nommé hier par le roi gardien des tombes de l'abbaye; venez, leur dit-elle, vous cacher dans ces demeures sombres. Les chevaliers mettent l'épée à la main et suivent les pas d'Odette.

L'intérieur de l'église de Saint-Denis. Les trophées, les bannières de la croisade, les drapeaux ennemis pris dans les différentes guerres de la France sont suspendus aux piliers qui soutiennent la voûte; au milieu de l'Eglise est un portique élevé de quelques marches, et au bas, de chaque côté, sont les portes des caveaux de Saint-Denis. Ça et là, sur le devant, plusieurs tombeaux dont la suite va se perdre jusqu'au fond de l'édifice. L'oriflamme est placée sous le portique.

Charles VI, le dauphin, Isabeau, Bedford, des chevaliers, des soldats anglais et le peuple entrent dans l'église; le roi veut forcer son fils à renoncer à ses droits au trône: « Je ne le ferai pas par respect pour vous-même, répond le dauphin. — Le roi le veut! s'écrie Charles. — Dieu ne le veut pas! s'écrie à son tour Odette sortant des caveaux; et, suivie des chevaliers, des soldats, des étudiants et des bourgeois; elle court s'emparer de l'oriflamme, l'apporte au dauphin; il crie: « France! à moi! » les Anglais tirent l'épée... au milieu de ce tumulte Charles se meurt. A ses derniers moments il recouvre sa raison, prédit la mort honteuse de la reine, la venue de Jeanne d'Arc et la liberté de la France; le canon retentit dans le lointain...

Oui,
(dit le roi,)
de Charles l'infortuné
Il annonce les funérailles,
Et l'avènement glorieux
Qui doit à Reims couronner les batailles
De Charles le victorieux.
Les chevaliers:
Tout notre sang dans les batailles
Pour Charles le victorieux.
Le roi reprend:
Ouvrez vos rangs... ô mes aïeux!
En béniissant mon fils, je vous rejoins, j'expire...

Il tombe dans les bras d'Odette et des chevaliers qui l'entourent; le dauphin se jette sur son corps et le couvre de baisers.

En ce moment Dunois crie: « Le roi n'est plus! » Les chevaliers et le peuple répondent: « Vive le roi! » « Ses prédictions s'accompliraient-elles! » dit en pâlisant la coupable Isabeau. « Que ce nouveau roi ose donc me disputer l'empire, » s'écrie Bedford. Le dauphin, devenu Charles VII, se relève, saisit l'épée d'un des siens et s'écrie:

Montjoie et Saint-Denis! chevaliers, avec moi

« Jetez le cri de la délivrance,

» Et la victoire y répondra.

» Guerre aux tyrans: jamais en France,

» Jamais l'Anglais ne régnera. »

Voici, mesdemoiselles, l'analyse exacte de ce poème; vous pouvez juger du parti que messieurs Casimir et Germain Delavigne ont tiré de cette déplorable époque de notre histoire. Il y a des situations touchantes, gracieuses et terribles, de beaux vers empreints de nobles sentiments, que la musique de M. Halévy a su reproduire avec bonheur et talent. Les décorations et la mise en scène sont dignes du sujet et dignes de notre grand opéra.

M^{me} J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

Beaux-Arts.

SALON DE 1843.

Premier article.

L'administration du Musée royal a adopté cette année une meilleure disposition pour le placement des tableaux; elle consiste à les moins entasser les uns sur les autres; dans la galerie provisoire, par exemple, il n'y en a qu'un rang, et dans la partie de la grande galerie éclairée par des fenêtres, seulement

en face du jour : de la sorte tous les tableaux sont suffisamment éclairés ; mais, comme on n'a pas agrandi l'espace consacré aux expositions annuelles, il est résulté du bonheur des uns le malheur d'un grand nombre d'autres. Sur plus de deux mille ouvrages présentés au jury, mille trois cent quatre vingt-sept peintures à l'huile, miniatures et aquarelles, ont été reçues. Vous voyez quelle horrible Saint-Barthélemy de joies et d'espérances a été faite cette année ! Du premier février au premier mars les inflexibles justiciers n'ont pas cessé de frapper : compositions historiques, tableaux de genre, paysages, portraits, ont été renvoyés en masse. Cela se disait tout bas dans le public, mais chacun espérait à part soi être épargné ; enfin le grand jour est venu, et a détruit les châteaux en Espagne de ces intéressantes jeunes filles qui se dévouent à un travail hérissé de difficultés, de dégoûts, dans l'espoir de devenir le soutien d'une famille dont elles sont déjà la joie et la consolation.

Cependant, en y réfléchissant, on reconnaît que le jury d'examen a voulu affaiblir ses coups en les multipliant ; des noms déjà célèbres, enveloppés dans la proscription, doivent détruire ce préjugé que tout tableau refusé est, par cela seul, déclaré indigne de figurer au Louvre. Les choix de cette année ont été beaucoup plus une question de nombre que de mérite : l'administration eût versé du baume sur bien des blessures si elle fût convenue qu'arrivée à un certain chiffre on avait renvoyé tout ce qui encomrait les salles d'attente.

Dieu me garde cependant de prétendre qu'un chef-d'œuvre n'eût point échappé ! Jadis, au commencement du siècle, le *Marcus Sextus* de Guérin, arrivant trop tard, se fit ouvrir les portes déjà à moitié fermées ; mais les tableaux comme le *Marcus Sextus* ne se présentent plus, et les peintres qui se plaignent en dehors du Louvre n'ont probablement aucun tableau

de ce mérite à montrer pour justifier les accusations d'ignorance et de partialité dont ils accablent leurs juges. Contentons-nous donc de ce que l'on nous montre cette année, et commençons à examiner les œuvres des artistes qui entrent dans la carrière, et celles du petit nombre de ceux qui s'y sont déjà illustrés.

PEINTURES HISTORIQUES ET TABLEAUX D'ÉGLISE.

M^{me} JOSÉPHINE CALAMATTA. — *La sainte Vierge, et l'enfant Jésus bénissant l'ordre des Dominicains.*

La Vierge, assise dans une niche, tient l'enfant Jésus droit sur ses genoux ; le Sauveur du monde, les bras en croix, étend ses mains sur deux groupes de bons et dignes Dominicains. N'étant pas très-versée dans l'histoire de cet ordre religieux, je ne saurais vous dire, mesdemoiselles, si cette bénédiction tient à quelque légende et si les têtes des moines sont des portraits de personnages historiques, ou si elles sont entièrement de l'invention de madame Calamatta ; mais ce que je puis vous assurer, c'est qu'elles sont remarquablement belles, bien peintes, consciencieusement étudiées, d'un dessin ferme et d'un beau coloris. La Vierge a la beauté, la noblesse des Vierges de l'école italienne ; elle y joint l'ineffable mansuétude qui convient à la femme élue entre toutes les femmes. L'enfant, entièrement nu, présente une belle académie, quoique les extrémités de ses membres soient un peu lourdes ; mais je cherche en vain le Rédempteur du monde : la tête n'a point la divine beauté d'un Dieu fait homme, rien ne révèle sa mission ; cependant elle est accomplie pour les moines qui recevaient sa bénédiction ; et ce sujet, plus mystique que religieux, ne permettait pas de représenter le Jésus de la crèche, l'enfant semblable à tous les enfants.

Quoi qu'il en soit de ces critiques, ce tableau est, sans contredit, l'un des plus beaux de l'exposition. Ce que l'on dit de

la jeunesse de l'artiste, mariée seulement depuis deux ans, et qui avant d'être madame Calamatta n'avait pas touché un pinceau, donne de grandes espérances pour l'avenir et une véritable admiration pour le présent.

M. ABEL DE PUJOL. — *Le président Achille de Harlay; les Danaïdes, grisaïlle.*

La ligue triomphe; Henri III, prisonnier au Louvre, n'est plus roi que de nom; les princes lorrains semblent toucher au but de leurs efforts, ils sont les maîtres du royaume. Cependant ils ne peuvent gouverner sans le secours des lois, et le duc de Guise vient le demander au président Achille de Harlay, qui le congédie par cette belle réponse : « Mon âme est à Dieu, mon cœur au roi, mon corps entre les mains des méchants... qu'on en fasse ce qu'on voudra. »

Je n'approuve pas les tableaux composés sur une phrase que l'on ne peut entendre. La peinture rend la forme, la pantomime, l'expression des sentiments qui se trahissent par le regard et le geste, mais la parole haute et sublime lui échappe; ainsi, malgré le talent consommé et incontestable de M. Abel de Pujol, il lui a été impossible de faire comprendre autrement que par la notice le dialogue de cet homme de robe et de ce grand seigneur. Cela frappe cette belle composition d'une insignifiance désespérante.

M^{me} ALIDA DE SAVIGNAC.

Correspondance.

Tu me demandes de te faire *une revue de ce qui se passe à Paris*; vous êtes bien curieuse, mademoiselle! D'ailleurs, comment le pourrais-je? il me faudrait être penseur, rôdeur, observateur, et de ces trois mots il n'y en a qu'un qui puisse dé-

comment former un féminin. Cependant je veux bien pour te plaire devenir observatrice; mais tu sauras peu de choses si je ne te dis que ce que j'aurai vu. Aussi je te demande la permission de deviner le reste.

— Deux heures sonnent à Notre-Dame de Lorette et à l'église Saint-Louis. Un fringant équipage s'arrête devant un hôtel de la rue de la Chaussée d'Antin : « Porte, s'il vous plaît! » crie le cocher d'une voix monotone. Une belle dame et sa jeune fille enveloppées chacune dans une *sortie de bal* en satin rose, montent lestement l'escalier. La femme de chambre, qui, après avoir lu un roman, s'était endormie auprès d'un bon feu sur le tête-à-tête de sa maîtresse, s'élançait au devant d'elle. La jeune fille est fatiguée, ses fleurs sont fanées, sa robe est déchirée. Avant de partir elle croyait être la plus élégante, il y avait vingt toilettes mieux que la sienne; c'est le seul bal où elle ira de l'hiver, et pour comble de malheur elle n'a jamais trouvé un danseur qui ait eu le soin de se précautionner d'un vis-à-vis... elle n'a pas dansé! Elle se couche de mauvaise humeur, et s'endort sans avoir fait sa prière. — Le bruit des chevaux a réveillé la petite ouvrière du sixième; mais elle se rendort bien vite en rêvant à la jolie robe de mousseline de laine de soixante-quinze centimes le mètre, qu'elle vient de se faire pour danser à son bal de tous les dimanches. — Au quatrième une lampe vient de s'éteindre; une jeune fille lisait pour s'instruire; elle avait passé tout le jour occupée des soins du ménage de son père et de l'éducation de ses frères; elle se couche le cœur content, et, après avoir élevé son âme à Dieu, s'endort doucement en rêvant au bonheur de sa famille, dont elle est comme une seconde mère. — Le pas lent et égal de plusieurs chevaux annonce une ronde de nuit. — Un fiacre se traîne lourdement, regagnant sa demeure éloignée. — On entend les cris : Au secours! au voleur! à l'assassin!... personne ne bouge... des

hommes passent en fuyant et tombent dans une patrouille grise. Les corps de garde se remplissent de meurtriers, de voleurs et de vagabonds, ceux-ci trouvés couchés sur les bateaux, sous les ponts. — Trois heures sonnent : des charrettes, débouchant de toutes les barrières, se suivent à de courts intervalles, faisant sur le pavé un bruit saccadé et monotone : c'est le maraicher qui va vendre à la halle les produits de ses marais ; sa femme, assise à ses côtés, suppute déjà l'argent que le marché lui rapportera, et se propose d'en acheter des vêtements chauds pour ses petits. — Des inspecteurs du gaz, une clef à la main, vont fermer les robinets. — Des inspecteurs des lanternes vont éteindre les mèches. — La neige tombe à gros flocons. — Les chats miaulent au coin des rues. — Quatre heures sonnent : des employés de la salubrité publique, à la tête des balayeurs et des balayeuses, les dirigent sur les quais, les boulevards, et les places publiques. Leur costume est quelque chose d'horrible et d'inexplicable : ce sont des hommes qui portent des jupons, des tabliers de femme sur les épaules, en guise de manteau ; des femmes qui portent des bottes, des vestes d'homme par dessus leur robe ; les uns sont coiffés de chapeaux de femme, en paille ou en satin, posés sur des bonnets de coton d'une couleur inconnue ; les unes sont coiffées de chapeaux d'hommes ou de capotes de paille, posés sur des fichus troués. Souvent une plume, une fleur orne ces affreux chapeaux : tous ces êtres sont vieux ou le paraissent ; ils n'ont pas de dents, pas de cheveux ; ils exhalent une odeur de boue et d'eau-de-vie. Ces malheureux, dernière classe de la société pour la misère, les vices et l'intelligence, gagnent un franc par jour. Les insignes de l'ordre des balayeurs sont une pelle de bois passée en sautoir dans une corde qui leur cerne le corps, le manche leur bat les jambes, la pelle leur couvre le dos ; en marche, ils portent le balai sur l'épaule, le manche dans la main. Leurs fonctions sont de balayer et de for-

mer les tas de poussière, de boue, de glace ou de neige. — Cinq heures sonnent ; des inspecteurs une clef à la main vont ouvrir les robinets des bornes-fontaines : l'eau coule, les balayeurs balayent les ruisseaux jusque dans les égouts, qui vont ensuite tomber dans la rivière. — Les forgerons font retentir les enclumes. — Six heures sonnent, des hommes, une sonnette à la main, parcourent les rues pour avertir et portiers et concierges de balayer le devant de leur maison. — Les laitiers arrivent dans leur charrette et se placent au coin des rues et des portes cochères. — Les diligences partent. — Les maçons se rendent à leur ouvrage. — Les porteurs de journaux les lancent sous les portes cochères ou les jettent dans les boîtes qui y sont scellées, et nous apprenons les souffrances de nos frères de la Pointe-à-Pitre morts consumés par l'incendie ou écrasés par un tremblement de terre... Mais ma pendule sonne deux heures... bonne nuit, ma chère petite ; à une autre fois la suite de mon tableau de Paris.

.
.

Avant de te dire bonjour, je me hâte de t'expliquer notre planche IV.

Le n° 1 est la moitié d'un col qui se brode au plumetis. Ce col tout dessiné sur belle mousseline coûte 1 franc, à la Brodeuse.

Le n° 2 est un semé pour bonnet de mousseline, doublé de rose, de bleu, de jaune ou de lilas.

Le n° 3 est la moitié d'un dessin de bonnet d'enfant. Ce dessin se continue et se brode au plumetis sur mousseline.

Le n° 4 est le fond de ce bonnet.

Tout dessiné sur belle mousseline, ce bonnet coûte 1 fr. 50 cent., au coin de la place Vendôme.

Le n° 5 est le dessin d'une bande de tapisserie pour chaise, fauteuil et coussin ; le canevas doit produire 12 centimètres de large ; pour descente de lit, devant de che-

minée, ou pour encadrement de portières et de rideaux, le canevas doit produire 20 centimètres de large. Les bandes de velours doivent être grenat et larges comme la bordure. Ce dessin vient de chez madame Chardin.

Le n° 6, ce sont les signes qui représentent les couleurs.

A présent parlons modes.

Le n° 7 est la moitié d'un dos qui du bas se termine en pointe.

La ligne pleine, qui va du chiffre 13 au chiffre 19, indique où doit s'arrêter ce dos si tu veux un corsage découvert.

Le n° 8 est la moitié du devant; je te ferai observer que ce devant, ne formant pas assez la pointe, tu le tailleras un peu plus long du milieu, de manière à ce qu'il remonte en mourant jusqu'à la ligne où se trouve le chiffre 2. La ligne pleine, qui va du chiffre 18 au chiffre 22, indique où doit s'arrêter ce devant si tu veux un corsage découvert. L'un et l'autre de ces corsages se lacent par derrière.

Le n° 9 est la moitié du devant de la robe de taffetas écossais.

Le n° 10 est la moitié du dos. Ce corsage s'ouvre sur la poitrine.

Le n° 12 est la moitié de la manche de ce corsage.

Le n° 11 est à la fois le modèle de la manche de dessous et le modèle de la manche de la robe de mousseline.

Je ne te donne pas de patron du corsage de cette robe; ce corsage se compose de morceaux de mousseline taillés droits du haut, ayant trois fois la largeur de la poitrine et deux fois celle du dos. Il se termine du haut sous un entre-deux; l'épaulière est détachée du corsage: c'est un morceau de mousseline d'un carré long monté sous un entre-deux. La manche de mousseline est garnie aussi du bas d'un entre-deux; à tous ces entre-deux on ajoute une dentelle à peine froncée. La robe de dessous est en gros de-Naples blanc; sa petite manche est ornée d'un bouillon d'étoffe pareille; la

ceinture, en gros-de-Naples de la même couleur, est nouée derrière et pend en longs bouts effilés du bas.

Les chapeaux de paille sont à peu près semblables à ceux de l'année dernière; seulement on les garnit sur la tête (au bas de la forme) d'une demi-couronne de violettes, de deux branches de lilas, ou d'une ruche double en ruban de gros-de-Naples à raies de velours bleu, jaune, ou pistache; les chapeaux sont un peu plus élevés de passe, les tours de tête en ruban se font un peu plus longs, car ils se placent un peu plus haut.

L'écossais est en faveur; on le porte en soie, en mousseline de coton, en mousseline de laine, en jaconas... Tout est à carreaux.

Je crois que, sauf meilleur avis, voilà comme je voudrais être mise si j'allais à deux bals: la première fois, comme notre figurine; la seconde, je voudrais avoir une robe de tarlatane rose, avec un simple ourlet, le corsage sur les modèles n°s 7, 8 et 11, décolleté; les cheveux en bandeaux plats couvrant les oreilles, et trois roses naturelles, ou trois bouquets de violettes, montés en guirlande, placés derrière, des deux côtés de ma tresse, et retombant près de l'oreille. Un fichu de tulle formé d'un morceau carré, arrondi sur le dos, comme le fichu à la *Marie-Antoinette* de la planche III, froncé autour du cou, et retiré par trois pattes de tulle placées, une au milieu du dos, les deux autres de chaque côté sur les épaules, pour y cacher les pinces faites afin de dégager le cou.

Si j'allais faire deux visites dans la même maison, la première fois je voudrais être mise comme notre figurine, ma capote à coulisse serait en gros-de-Naples blanc, ornée d'un tour de tête de ruban bleu, et mon écharpe en pout-de-soie noire; la seconde fois j'aurais une robe de mousseline de laine blanche, à raies bois, le corsage fait aussi sur les modèles n°s 9, 10, 12, et la jupe ornée des trois plis de la robe de mousseline; j'aurais camail de gros-de-Naples noir garni d'un

ruban noir, plissé à la bonne femme, c'est-à-dire avec deux têtes; un chapeau de paille jaune, orné d'un ruban de gros-de-Naples gros-vert ou gros-bleu, passant simplement en croix sur la forme, et de longs tire-bouchons blonds qui n'ont pas besoin de tour-de-tête.

Mais c'est assez causer modes; j'ai d'ailleurs de grosses bêtises à te dire avant de finir ma lettre.

Quelles sont les femmes les plus légères? — *Celles de tulle.*

Quand le dos d'un bûcheron peut-il servir à retourner la salade? — Quand il est couvert de bois.

Quel est le vin le plus utile aux marins? — Le vin de Champagne, parce qu'il fournit le plus de mousse.

Adieu. Aime-moi toujours.

J. J.

Éphémérides.

Avril, quatrième mois de l'année, suivant le calcul ordinaire. C'était le second mois de l'ancienne année romaine, c'est-à-dire de l'année de Romulus, qui commençait par mars et qui avait dix mois. Numa ajouta à cette année les deux mois de janvier et février, et le mois d'avril se trouva alors le quatrième.

Ce mot vient du latin *aprilis*, d'*aperio*, j'ouvre, à cause que dans ce mois la terre commence à ouvrir son sein pour la production des végétaux.

Dans ce mois le soleil parcourt le signe du Taureau, ou pour parler plus exactement le soleil entre au signe du Taureau vers le 20 avril et parcourt ce signe jusqu'au 20 mai environ; c'est-à-dire que la terre parcourt alors réellement le signe du Scorpion opposé à celui du Taureau.

2 avril 1306, mort de Jeanne de Navarre, reine de France.

Cette princesse, née en 1270, était fille et unique héritière de Henri I^{er}, roi de Navarre et comte de Champagne. À l'âge de quatorze ans elle épousa Philippe le Bel, roi de France; mais du consentement de ce monarque, elle conserva l'administration de ses états. Dans les guerres qu'elle eut à soutenir pour en repousser l'invasion, l'avantage lui demeura toujours. En 1297, ayant fait prisonnier le comte de Bar, elle l'amena à Paris, et ne lui rendit la liberté qu'à condition qu'il se reconnaîtrait son vassal.

La prudence de Jeanne égalait son courage; elle siégeait dans le conseil à côté de son royal époux, et il n'était pas rare de la voir ramener à son opinion des vieillards blanchis dans la pratique des affaires. Les regrets sincères de ses sujets la suivirent dans la tombe. Avant d'y descendre elle avait laissé son nom à un établissement célèbre par le nombre d'hommes distingués qui en sortirent, le collège de Navarre, qu'elle avait fondé à Paris. Dans la Navarre elle avait fondé une ville qui prit le nom de Puerte-la-Reyna.

Suivant le véridique Mézerai: « Cette » princesse tenait tout le monde enchaîné » par les yeux, par les oreilles, par le cœur; » étant également belle, éloquente, généreuse et libérale. »

Mosaïque.

Il vaut mieux apprendre tard que rester ignorant. SOCRATE.

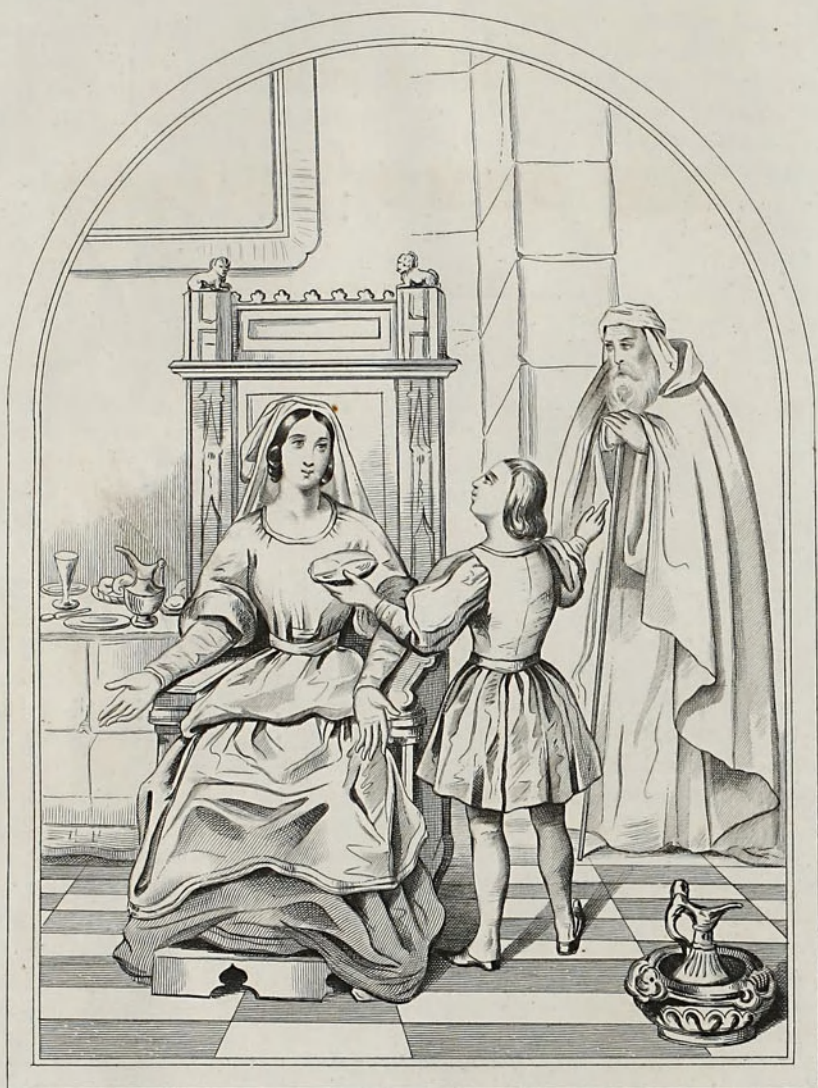
L'envie ronge les envieux comme la rouille ronge le fer. ANTISTHÈNE.

La véritable faute est de commettre des fautes et de ne se pas corriger.

CONFUCIUS.



Salon de 1843.



Dessiné par A. de T. d'après le tableau de M^{lle} Augusta Le Baron.

Gravé par Damours.

SAINT BERNARDIN DE SIENNE.

Journal des Demoiselles.

II^e année. N^o V.

Ayuntamiento de Madrid